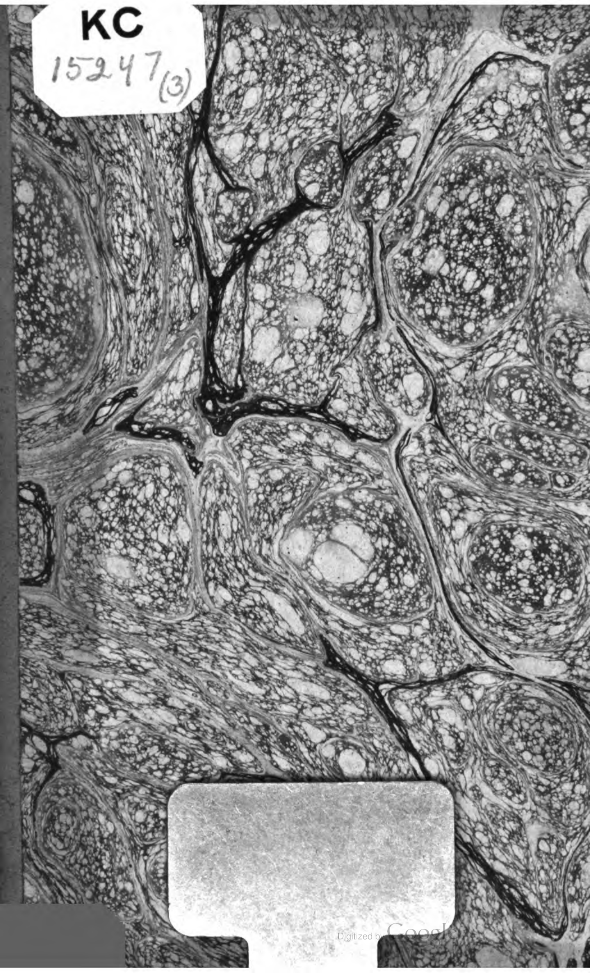
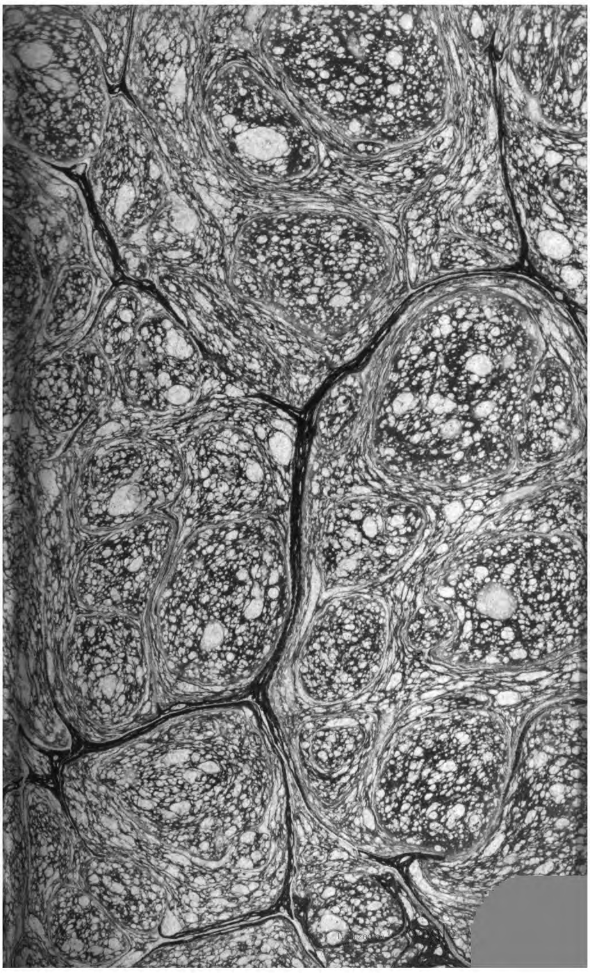

KU
15247
NEDL TRANSFER
HN 3D4E V


KC
15247 (3)



ABRÉGÉ

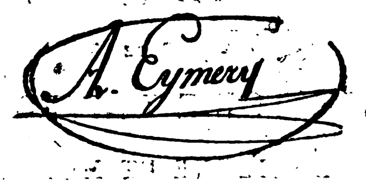
DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

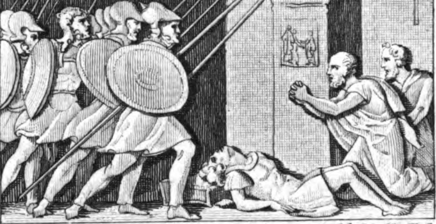
TROISIÈME LIVRAISON.

Cet ouvrage étant ma propriété, je déclare contrefait tout exemplaire qui ne sera pas revêtu de ma signature, et je poursuivrai les contrefacteurs suivant toute la rigueur des lois.



IMPRIMERIE DE COSSON, Successeur de M. BOSSANGE,
rue Garencière, n°. 5.

PRISE DE ROME PAR ALARIC.



ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE,

A L'USAGE DE LA JEUNESSE;

PAR M. LE COMTE DE SÉGUR,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Avec cent cinquante cartes ou gravures.

Histoire du bas empire.

TOME TROISIÈME.



PARIS,

A la librairie d'Éducation d'ALEXIS EYMERY,

rue Mazarine, n°. 30.

1818.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

SUITE DE L'HISTOIRE

DU BAS EMPIRE.

HONORIUS en Occident, ARCADIUS en Orient. Généraux barbares STILICON, ALARIC. VALENTINIEN III en Occident avec PLACIDIE, sa mère. THÉODOSE II en Orient avec PULCHÉRIE, sa sœur. AËTIUS, ATTILA.

Lorsque les fils de Théodose montèrent sur le trône de leur père, l'empire romain, relevé par ce grand prince, n'avoit encore perdu aucune de ses possessions. Ses limites étaient les mêmes que du temps de Constantin. Ce colosse, imposant par

sa grandeur, éblouissant par sa richesse, vivait encore sur son antique renommée, et les rois des peuples barbares qui devaient bientôt le renverser, contenus par les victoires de Théodose, semblaient s'humilier devant la majesté romaine. Ils en augmentaient même passagèrement l'éclat, en courbant leurs fronts belliqueux au pied du trône impérial, et en sollicitant l'honneur étrange d'ajouter à leur titre de prince ceux de consul, de patrice, de préfet ou de général romain.

Mais il fallait une main bien forte pour se servir de soutiens si dangereux : la splendeur de l'État était illusoire ; la corruption des mœurs avait miné sa force ; les Barbares seuls le défendaient contre les Barbares ; ils le dominaient avant de l'avoir conquis.

Rome, sans vertu, sans esprit public, sans courage, n'était plus qu'une ombre majestueuse. Le peuple n'offrait aux regards attristés qu'une foule d'étrangers, de pauvres, d'esclaves et d'affranchis. Les grands, qui peu à peu avaient concentré dans leurs mains avides les fortunes des citoyens et les richesses de l'univers,

fuyaient les camps, s'éloignaient des affaires, redoutaient également le poids du travail et celui des armes. Livrés avec fureur aux voluptés, ils semblaient se hâter de consumer en festins, en spectacles et en plaisirs, leurs immenses trésors, qui devaient bientôt devenir la proie des Barbares.

La décadence des mœurs entraîne toujours celle de l'esprit. En lisant les ouvrages des écrivains de cette époque, on ne voit que pauvreté dans les pensées, exagération dans les éloges, servilité dans les sentimens, enflure dans les expressions, et luxe dans les images.

Un empire si vaste produisait cependant encore quelques hommes remarquables par leur caractère, par leurs talens, par leur amour pour la patrie; mais les courtisans, les eunuques, les affranchis les écartaient avec soin. Les vices de la cour paraissaient craindre la contagion de la vertu, et, comme le dit un auteur du temps, « ce n'était point les hommes » de mérite qui manquaient aux places, » c'étaient les places qui leur man- » quaient. »

La seule habileté que l'intrigue respectait encore était l'habileté militaire ; car la tyrannie a toujours besoin des armes, puisque la force lui tient lieu de droit, et que sa main de justice n'est qu'une main de fer. Aussi l'empire, depuis Théodose, ne fut presque plus gouverné que par des généraux ; et, comme la bravoure se trouvait alors chez les Barbares et non chez les Romains, nous verrons, jusqu'à la chute de Rome, des guerriers barbares régner sous le nom des successeurs de Théodose.

Ce prince lui-même avait élevé aux plus grands honneurs le Vandale Stilicon, et lui avait donné pour femme sa nièce Serène. Effrayé des dangers qui menaçaient la faiblesse du jeune Honorius, il dit à Stilicon, dans ses derniers momens :
« Je vous lègue mon pouvoir et je vous
» conjure d'hériter de mes sentimens :
» chargez-vous de porter pour mon fils
» le fardeau de l'empire : en vous le con-
» fiant, je meurs sans inquiétude. Hono-
» rius peut régner tant qu'il sera soutenu
» par le courage de Stilicon et guidé par
» sa prudence. »

En déplorant cette triste nécessité, on doit convenir que le guerrier barbare justifia le choix de l'empereur. Malgré son humeur violente, sa cupidité insatiable et son ambition, Stilicon, grand capitaine, politique habile, administrateur éclairé, défendit avec succès le dépôt qui lui était confié, contint les factieux, fit trembler les intrigans, vainquit les ennemis de l'empire, et jeta sur Rome un dernier rayon de gloire.

La postérité reproche avec raison à Théodose un autre choix, celui de Rufin, qui gouverna l'Orient sous Arcadius. Rufin n'eut d'autres qualités que l'adresse et l'audace : tous les vices infectaient son âme et n'y laissaient place à aucune vertu. Il persécuta les grands talens, proscrivit le courage, favorisa le fanatisme, opprima le peuple, ouvrit les frontières aux Barbares, fit haïr Théodose, mépriser Arcadius, et devint une des causes les plus immédiates de la chute de l'empire.

On peut, sans injustice, attribuer à ses funestes conseils quelques actes d'intolérance et de tyrannie qui souillèrent la gloire du beau règne de Théodose. Par un

édit, il déclara les magistrats coupables des crimes qu'ils négligeraient de poursuivre, et rendit la justice cruelle, en la rendant craintive.

L'idolâtrie, que la persuasion seule devait détruire, fut rangée par un édit au premier rang des crimes. Les pontifes païens et les vestales se virent dépouillés de leurs biens, dont on dota les églises chrétiennes.

Méprisant les anciennes coutumes, et un préjugé que tant de gloire rendait excusable, Théodose renversa la statue de la Victoire, qui, debout sur le globe du monde, revêtue d'une robe flottante, déployant de brillantes ailes, et portant à la main une couronne de lauriers, semblait commander aux Romains le courage, et leur promettre le triomphe.

Il arracha du capitole les statues de Jupiter, de Mars, d'Hercule et des autres dieux; les attacha aux roues de son char et parcourut avec orgueil les rues de Rome, triomphant des divinités de l'Olympe vaincues, comme l'inexorable Achille avait triomphé d'Hector. Leur défenseur Symmaque fut exilé; les pa-

triciens tremblans abjurèrent l'idolâtrie. Ce fut alors que le poète Prudence, profanant son talent en louant un acte despotique, se félicita de voir « les séna-
» teurs romains, les flambeaux de l'uni-
» vers, les membres d'une assemblée
» de Fabius et de Catons, quitter leurs
» habits pontificaux, abandonner avec
» horreur la peau du vieux serpent,
» pour se revêtir de la robe blanche
» de l'innocence baptismale, et humilier
» l'orgueil des faisceaux consulaires sur
» la tombe des martyrs. » A la voix de Théodose on ferma les temples, on détruisit le Capitole, on menaça de mort les partisans de l'ancien culte; l'intolérance encouragée par l'autorité ne connut plus de bornes, les chrétiens dominant se permirent les excès qu'ils avaient reprochés à leurs persécuteurs. Saint Martin, évêque de Tours, marcha à la tête des moines, abattit les idoles, renversa les temples, arracha les arbres sacrés.

En détruisant les statues, on découvrit les fraudes pieuses des pontifes païens, qui, par des tuyaux cachés dans les idoles, faisaient entendre la voix préten-

due des oracles. Par là, le paganisme perdit beaucoup de partisans; les sacrifices, même ceux où l'on n'immolait point de victimes, furent interdits et punis comme crimes de haute trahison : les païens gémirent et cédèrent : ils n'avaient pas le courage des martyrs.

Quelques philosophes entreprirent de réfuter les ouvrages de saint Augustin, on ne permit point la publication de leurs livres. Enfin la révolution fut totale, et trente ans après le règne de Théodose, on ne vit presque plus d'idolâtres dans l'empire; mais pendant longtemps les conversions furent plus apparentes que réelles, un grand nombre de Romains déploraient la destruction de leur ancienne religion. « Ce bouleversement, disent quelques auteurs de cette époque,
» changea les temples en sépulcres, cou-
» vrit la terre de ténèbres, rétablit le
» règne du chaos et de la nuit, et substi-
» tua aux images révérées des dieux,
» celles de quelques malfaiteurs obscurs,
» que la superstition décorait du nom de
» martyrs. »

Tels furent les derniers accens de dou-

leur des idolâtres, qui auraient en peu de temps cédé sans murmures à la raison, mais qui ne pouvaient supporter la plus injuste des violences, celle qui opprime la pensée.

Malgré cette violation des anciennes coutumes et de la liberté des opinions, le nom glorieux de Théodose était trop respecté pour que les droits de ses fils parussent douteux. Les deux sénats de Rome et de Constantinople les proclamèrent augustes; ils reçurent le serment de fidélité du peuple et des soldats : on fit alors un partage définitif de l'empire : Arcadius eut la Thrace, la Grèce, l'Asie-Mineure, la Syrie, l'Egypte, la Dacie et la Macédoine; Honorius régna sur l'Italie, l'Afrique, la Gaule, l'Espagne, et la Grande-Bretagne. Arcadius, âgé de dix-huit ans, végéta plutôt qu'il ne régna dans son palais de Bysance.

Le Gaulois Rufin gouvernait l'empire et l'empereur; le massacre de Thessalonique n'avait que trop prouvé son penchant à la cruauté. Ce caractère féroce perdit son frein en perdant Théodose. On trouvait en lui un ami perfide et un en-

nemi implacable; son ambition était gênée par le mérite et par le crédit de Tatien, préfet de l'Orient, et par la prudence de Promotus, maître général de l'infanterie, dont le courage avait plus d'une fois contribué au salut de l'empire. Un jugement inique le délivra du premier; il exila le second, et peu de temps après le fit assassiner par ses agens, dans un combat qu'il livrait aux Bastarnes.

La vertu de Lucien, comte d'Orient, offrait un contraste trop dangereux avec les vices du ministre ; on le fit périr, et Rufin, héritant de la fortune de ses victimes, fut revêtu de toutes leurs charges. La terreur que son nom répandait dans tout l'empire lui soumettait le peuple et l'armée; mais si le courage ne lui résistait nulle part, l'intrigue travaillait dans l'ombre à miner son crédit.

Pour resserrer plus étroitement la chaîne dont il liait le faible Arcadius, il voulut lui faire épouser sa fille. Le prince en avait même pris l'engagement; mais tandis que l'ambitieux ministre parcourait l'Asie, pour y jouir de la souveraine puis-

sance, qu'il exerçait seul dans l'Orient, Eutrope, grand chambellan, vanta en présence du jeune empereur les charmes d'Eudoxie, fille du comte *Bauto*, général des Francs auxiliaires. Arcadius voulut voir cette belle française; il en devint épris et résolut de l'épouser. Rufin, revenant à Constantinople, trouva la ville toute occupée des fêtes préparées pour le mariage : il croyait que sa fille était l'objet de ces préparatifs pompeux; et sa fureur fut égale à sa surprise, lorsqu'il vit l'empereur conduire au temple Eudoxie. Cette princesse, digne de son élévation par sa beauté, mais plus encore par ses talens et par son courage, soutint habilement la lutte périlleuse qui s'établit dès ce moment entre elle et ce ministre, aussi vindicatif que puissant.

Tandis que ces intrigues de cour occupaient seules les premières années d'Arcadius dans l'Orient, le tuteur du jeune Honorius, plus digne de la confiance de Théodose, se livrait à des soins plus importans, et gouvernait Rome en Romain. Stilicon, le héros du poète Claudien, né parmi les Vandales, surpassait, dit-on,

la taille qu'on attribuait aux demi-dieux. Dans sa jeunesse il se distingua parmi les plus belliqueux par sa bravoure et par son adresse. Les suffrages publics prévinrent à chaque grade son élévation. Comte des domestiques, maître général de la cavalerie et de l'infanterie d'Occident, époux de la princesse Serène, il était seul maître de l'empire sous le nom d'Honorius, qui n'avait point encore atteint sa douzième année.

Les Bastarnes, excités par Rufin, avaient battu un corps de Romains orientaux, et assassiné Promotus; Stilicon prit les armes pour venger son ami; il vainquit ces Barbares et en tua un grand nombre. Tournant ensuite ses armes contre les Germains, que la mort de Théodose avait enhardis, il les chassa de la Gaule et les poursuivit au-delà du Rhin.

Après avoir délivré l'empire de ses ennemis, il garantit les citoyens, par une sévère discipline, de la licence des soldats.

Sa gloire excitait l'envie de Rufin, et bientôt ces deux fiers rivaux devinrent ennemis.

Les dangers auxquels la discorde devait exposer les deux empires effrayaient l'esprit généreux de Stilicon, mais ne pouvaient faire impression sur l'âme basse de Rufin, qui aurait sacrifié sans scrupule aux Barbares les trois quarts de l'empire, pour avoir la certitude de régner sur le reste.

On le vit exciter lui-même des tribus de Huns et de Scythes à piller l'Asie, pour effrayer Arcadius, et pour conserver près de lui son pouvoir.

Les Goths, reprenant les armes, venaient de franchir le Danube pour attaquer l'Orient; Stilicon, qui s'occupait alors du partage des trésors et des armées de Théodose entre les deux empereurs, marcha contre les Goths, sous prétexte de conduire à Arcadius les troupes orientales qui étaient restées en Italie; il arriva près de Thessalonique, et, par des mouvemens habiles, ressera les Barbares dans une position désavantageuse, qui devait rendre leur défaite certaine.

Rufin redoutait plus Stilicon que les Goths. Un ordre d'Arcadius rappela près de lui ses troupes, et défendit à Stilicon

d'avancer avec elles. Le général obéit, s'arrêta et retourna en Italie; mais il était certain du dévouement des légions qu'il renvoyait à l'empereur d'Orient : ces légions et *Gainas* le *Goth*, leur chef, détestaient Rufin, et promirent sa mort à Stilicon. Le secret de leur dessein fut gardé avec prudence, et pendant leur marche, depuis Thessalonique jusqu'à Constantinople, aucune parole inconsidérée ne trahit leur projet.

A leur arrivée même ils cachèrent leur haine sous l'apparence de la flatterie; et Rufin, trompé par leurs hommages, leur prodigua ses trésors, espérant, avec leur appui, se délivrer d'Eudoxie et se faire élire empereur.

Arcadius était trop faible pour qu'on osât lui faire connaître son danger; on le sauva en le trompant. Gainas ayant sollicité pour ses légions l'honneur d'être passé en revue par l'empereur, ce prince se rendit avec son ministre dans la plaine que ses troupes occupaient; il salua, suivant l'usage, avec respect, les aigles romaines, tandis que Rufin, qui avait déjà fait frapper des médailles où il était re-

présenté avec la couronne sur la tête, contemplait orgueilleusement les soldats sur lesquels il fondait son espoir; mais lorsqu'il arrive avec le prince au milieu de la ligne, les deux ailes s'avancent rapidement et les entourent; Gainas donne le signal, et soudain un soldat se jette sur l'ambitieux ministre et lui plonge son épée dans le sein. Le malheureux gémit, tombe et meurt aux pieds de l'empereur.

La nouvelle de sa chute se répand; la populace, aussi furieuse contre les tyrans morts qu'elle est basse pour eux lorsqu'ils vivent, se saisit du corps de Rufin, le déchire et le traîne dans les rues. On avait planté sa tête sur la pointe d'une pique, et sa main droite coupée, qu'on montrait aux passans, semblait encore demander au peuple des contributions.

Sa femme et sa fille ne purent échapper à la mort que par la fuite; un couvent à Jérusalem fut leur asile; on confisqua leurs biens au profit du trésor impérial. Par ce funeste exemple, l'autorité des empereurs devint moins sacrée, celle des généraux plus redoutable, et le glaive apprit à braver le sceptre.

Si, en perdant l'odieux Rufin, le projet de Stilicon était de gouverner les deux empires, son espoir fut trompé. Arcadius, qui le craignait, donna sa confiance à l'eunuque Eutrope, son grand chambellan. Gainas lui-même se déclara contre Stilicon; tous les favoris, ligués pour perdre ce héros, tentèrent de l'assassiner. Un décret du sénat de Constantinople le déclara ennemi public, et confisqua les biens qu'il possédait dans l'Orient. Ainsi les deux empires se divisèrent dans le temps où le danger commun devait leur faire sentir le plus vivement la nécessité de l'union, et, depuis cette époque, chacun d'eux regarda comme ses alliés les Barbares qui attaquaient l'autre.

La discorde des deux cours fit renaître l'ancienne rivalité des deux peuples; les Grecs avaient toujours haï la grossièreté romaine, et les Romains méprisaient la mollesse et la finesse des Grecs.

Stilicon, plus grand que ses rivaux, ne voulut point, pour l'intérêt de son orgueil, exposer les deux empires au malheur d'une guerre civile. Il abandonna

le faible Arcadius à ses nouveaux favoris. D'ailleurs, une révolte formidable en Afrique semblait alors devoir occuper tous ses soins.

L'indulgence de Théodose avait laissé dans cette contrée de vastes possessions dans les mains de Gildo, frère du tyran Firmus. Cet ambitieux se servit de ses richesses pour soulever les Africains. Quelques troupes romaines, trahissant leur devoir, contribuèrent au succès de son usurpation. Parvenu au pouvoir suprême, Gildo, qui se disait le libérateur de son pays, n'en fut que le tyran; il signalait ses jours par des assassinats, et ses nuits par des débauches qui déshonoraient les plus illustres familles; les femmes les plus distinguées, victimes de sa lubricité, après avoir perdu l'honneur, étaient ensuite livrées par ce monstre aux nègres farouches du désert, qui composaient sa garde.

Gildo régnait despotiquement sans avoir cependant osé ceindre le diadême : il payait même un tribut à Rome; mais comme il craignait la rigueur de Stilicon, il implora la protection d'Arcadius, qui

prit sa défense dans l'espoir de réunir l'Afrique à l'empire d'Orient.

Stilicon, pour résister avec plus de succès aux prétentions de la cour de Byzance, crut nécessaire de fortifier son pouvoir en l'entourant de la majesté des anciennes lois. Faisant donc apparaître l'ombre de la république depuis long-temps oubliée, il décida l'empereur Honorius à soumettre au sénat le jugement de Gildo. La cause de ce rebelle y fut jugée suivant les formes antiques, et les suffrages unanimes de tous les sénateurs le déclarèrent ennemi de la république. On chargea Stilicon de veiller à l'exécution du décret. Un seul sénateur, Symmaque, avait paru craindre que cette guerre, empêchant l'arrivée des grains d'Afrique, ne produisît la famine dans Rome et n'excitât un soulèvement. L'habile activité de Stilicon prévint le danger; il fit venir des Gaules de grands approvisionnemens de blés, et pendant toute cette guerre le Rhône nourrit le Tibre.

Gildo, qui ne respectait pas plus la nature que la justice, avait proscrit son frère *Mascérel*, qui s'était réfugié à

Milan. Stilicon, certain qu'il ne pouvait choisir un chef plus ardent pour servir la vengeance publique, plaça Mascérel à la tête des vétérans gaulois, des joviens, des herculiens, et de deux légions nommées la Fortunée et l'Invincible. On peut juger de la décadence des forces romaines, en voyant que tous ces corps d'élite, réunis, ne formaient que cinq mille hommes.

L'armée de Gildo était composée de soixante-dix mille combattans : fier de leur nombre, il se vantait de fouler aux pieds de ses chevaux, et d'ensevelir dans des tourbillons de sable, cette poignée de Gaulois et de Romains qui venaient attaquer le maître de l'Afrique.

Cependant peu de cohortes romaines composaient sa force réelle. Le reste des Africains ne portaient que des javelots pour armes et des manteaux pour boucliers.

Sans craindre cette multitude indisciplinée, Mascérel, avec ses cinq mille braves, s'avance intrépidement près des rangs ennemis, et offre aux rebelles le pardon s'ils se soumettent. Un porte-éten-

dart africain menace de le frapper; Mascérel, d'un coup de sabre, lui abat le bras; l'étendart qu'il portait tombe; les autres enseignes des cohortes romaines, qui servaient dans l'armée de l'usurpateur, voyant de loin la chute de cet étendart, la prennent pour un acte de soumission, suivent cet exemple, jettent leurs armes, et proclament le nom d'Honorius.

Cette défection répand la crainte et le désordre parmi les Maures : après un léger combat, ils fuient dans le désert. Gildo, sans espoir et sans armée, s'embarqua pour chercher un asile dans l'Orient; mais rejeté sur la côte par les vents contraires, et cerné par les Romains, il échappa au supplice en se donnant la mort.

Le sénat de Rome jugea ses complices avec cette excessive rigueur qui accompagne toujours la crainte et la faiblesse. La crédulité du temps prétendait que saint Ambroise, mort un an auparavant, avait, dans ses derniers jours, prédit cette victoire.

Mascérel, conquérant de l'Afrique et

reçu en triomphe à Milan, excita la jalousie de Stilicon : quelques jours après son arrivée, comme le prince maure se promenait avec le général de l'Occident, son cheval fit un écart et le jeta dans la rivière; on s'empressait de voler à son secours, mais Stilicon, souriant, arrêta par un signe le zèle des courtisans, qui laissèrent le prince périr dans le fleuve.

La fortune de Stilicon s'accrut encore par le mariage de sa fille Marie avec le jeune empereur Honorius. La muse de Claudien chanta en beaux vers cet hyménée; il n'était plus permis d'adorer les faux dieux dans les temples, mais on laissait les poètes les encenser dans leurs ouvrages. L'imagination ne pouvait renoncer aux ingénieuses fictions du paganisme, et les fables de la Grèce, proscrites par la religion chrétienne, furent sauvées par la poésie.

Le mariage d'Honorius ne donna point d'héritiers à l'empire. Marie mourut vierge, dix ans après l'époque où elle monta sur le trône. Honorius, faible d'âme et de corps, ne pouvait être ni père ni prince. Dans les premières années on

le vit quelquefois essayer de se livrer avec les jeunes Romains aux exercices militaires, mais s'amollissant de jour en jour, il se renferma dans son palais, ne s'occupa que des détails puérils de sa maison, de ses jardins, de sa bassse-cour, confia son sceptre à Stilicon, et resta spectateur indifférent de l'agonie et de la ruine de son empire. *

Avant de mourir, Rufin, pour maîtriser l'empereur d'Orient par la crainte, avait, dit-on, appelé les Goths à son secours. Le nouveau favori d'Arcadius, Eutrope, mécontenta ces Barbares en refusant de leur payer les subsides convenus, et irrita le jeune Alaric en ne lui accordant pas les dignités militaires que ce prince croyait dues à ses exploits et aux services qu'il avait rendus à Théodose.

Alaric, de la race des Balthes, surpassait en génie, en science militaire et en courage, tous les guerriers de sa nation. Sa supériorité subjugua l'envie : tous les chefs des Goths le reconnurent pour leur général, et cet implacable ennemi de Rome se servit pour la détruire de l'expé-

* An de Jésus-Christ, 395.

rience qu'il avait acquise dans les armées du grand Théodose.

La cour d'Orient, qu'il attaqua la première, ne lui opposa que des généraux incapables de lutter contre lui. Antiochus et Gérontius ne surent ni maintenir la discipline dans leurs troupes, ni défendre la frontière. Alaric les battit en plusieurs rencontres, livra au pillage la Thrace, la Dacie, pénétra sans obstacle dans la Grèce, et s'avança rapidement jusqu'au pied du Mont OEta.

Peu de forces auraient pu l'arrêter aux Thermopyles, mais les troupes qui défendaient ce passage prirent la fuite. Les Goths se répandirent comme un torrent en Béotie, massacrant les hommes, enlevant les femmes, dévastant les villes, incendiant les villages. De nos jours, le voyageur peut encore reconnaître, de ruine en ruine, les traces de la marche d'Alaric. Argos, Sparte et Corinthe devinrent la proie des Goths; Athènes évita sa destruction par une capitulation; Alaric entra dans cette ville et l'épargna; mais il ravagea l'Attique et démolit ce célèbre temple d'Eleusis, dernier asile du paganisme.

La Grèce était détruite ; les monumens des arts étaient renversés : Stilicon, qui n'avait pu arriver à temps pour sauver les Grecs, accourt pour les venger. Il débarque près de Corinthe, livre aux Barbares plusieurs combats longs et sanglans, et après une opiniâtre résistance remporte une victoire complète, et force les Goths de se retirer sur une montagne près des sources du Pénée. Là, il les entoure de retranchemens, les assiége, leur coupe toute communication, et se croit certain qu'ils n'auront plus d'autre choix que celui de la servitude ou de la mort.

Mais une trop grande confiance dans le succès fait souvent qu'il échappe. Stilicon commit la faute de s'éloigner momentanément de son armée, pour assister à des fêtes et à des jeux publics, que les Grecs célèbraient toujours, suivant leurs anciennes coutumes et au milieu des plus grands désastres.

Pendant son absence, la discipline des Romains se relâcha, leurs chefs se livrèrent à la débauche, les retranchemens furent gardés avec négligence : au milieu d'une nuit sombre, Alaric sortit de son

camp avec toutes ses troupes, força les lignes romaines, gagna les montagnes d'Epire, et les fortifia.

Stilicon voulait le poursuivre; mais le roi des Goths, aussi adroit que brave, profitant habilement de la méfiance qui existait entre les deux cours impériales, conclut la paix avec Arcadius, qui accepta ses services et le nomma maître général des armées de l'Illyrie orientale.

Ce fut ainsi que Stilicon vainqueur se vit obligé de se retirer et de respecter, sous le nouveau titre de général d'Arcadius, l'ennemi et le dévastateur des deux empires. Au milieu des esclaves de l'Orient, il se trouva cependant un homme courageux, Synnesius, qui osa dire la vérité à l'empereur. Il lui représenta qu'au lieu de courber la majesté romaine sous le joug des Barbares, le fils de Théodose devait chasser ces auxiliaires féroces; les bannir de sa cour, les éloigner de ses camps, rétablir l'antique discipline, réformer le luxe, faire des levées, rappeler aux armes les patriciens, les chevaliers, les laboureurs, les marchands, et, à la tête de cette armée de citoyens,

détruire la race des Goths, et sauver l'empire.

Ce discours vraiment romain fut généralement applaudi; mais on n'y répondit que par un décret qui publiait la promotion d'Alaric.

Le roi des Goths se servit de l'autorité qu'on lui confiait pour approvisionner ses troupes d'armes de toute espèce, et l'on vit dans toutes les cités de l'Orient les Romains occupés jour et nuit à forger des casques, des boucliers, des lances et des glaives pour en armer leurs destructeurs.

Tandis que la division affaiblissait journellement la puissance romaine, l'union augmentait celle des nations barbares. Tous leurs princes, étouffant leurs jalousies, se rangèrent sous les drapeaux d'Alaric, maître général de l'empire d'Orient, l'élevèrent sur un bouclier et le proclamèrent *roi des Visigoths.*

Ce prince, par son invasion, avait épuisé les ressources des provinces orientales de l'Europe; il ne pouvait plus piller celles de l'Asie, dont sa nouvelle dignité lui confiait la défense. D'ailleurs Cons-

tantinople était trop fortifiée pour qu'il pût espérer de s'en rendre le maître. Tous ces motifs le décidèrent à porter sur l'Occident ses vues ambitieuses, et, pour satisfaire sa soif de gloire et de richesses, il résolut d'envahir l'Italie, et de conquérir dans Rome les riches dépouilles que depuis tant de siècles trois cents triomphes y avaient amassées.

Dès que ce grand dessein fut conçu, il en commença l'exécution. Nul n'était plus hardi dans le conseil, et plus rapide dans l'action.

La renommée annonce sa marche et répand la terreur; il franchit les Alpes; au bruit de son approche, une partie des sénateurs se retire en Sicile; d'autres fuient en Afrique. Honorius, nourri dans la mollesse, n'avait jamais cru que le péril pût approcher du palais d'un successeur d'Auguste. Le bruit de la trompette l'épouvante; la crainte générale augmente son effroi; les Romains dégénérés qui l'entourent conseillent la fuite; aucun ne prend les armes : l'empereur déclare qu'il veut se retirer dans la Gaule.

Stilicon seul s'oppose à ce lâche des-

sein ; il ne veut pas qu'on livre Rome aux Barbares ; il promet une armée et la victoire, si on veut l'attendre dans les murs de Milan.

Dès que la faiblesse entrevoit un appui, elle passe rapidement d'une peur sans mesure à une confiance sans bornes. L'empereur rassuré court en Lombardie, et fait aux pieds des autels de Milan d'ardentes prières pour obtenir du ciel le salut d'un empire qu'il n'a pas le courage de défendre.

Cependant Stilicon parcourt l'Occident, rappelle et réunit des soldats tirés des garnisons de la Gaule, de l'Espagne, de la Bretagne, et y joint quelques corps auxiliaires de Germains.

Les légions romaines étaient alors tellement affaiblies par de longues guerres, que pour défendre l'Italie il fallait épuiser les provinces et dégarnir les frontières.

Stilicon avait pensé que l'Adige, le Mincio et l'Adda arrêteraient quelque temps Alaric ; mais la sécheresse trompa son espoir : les Goths traversèrent facilement ces fleuves, et s'approchèrent de Milan. Honorius, trop lâche pour soute-

nir un siége, prit la fuite, passa le Pô, et voulut se réfugier en Gaule, dans la ville d'Arles; mais, coupé dans sa route par un corps de Goths, il changea de dessein et s'enferma dans la ville d'Asti, où il se vit investi promptement par les Barbares.

Comme la perte de l'empire et de l'honneur l'effrayait moins que celle de la vie, il parlait déjà de capituler, lorsque Stilicon parut à la tête d'une partie de son armée, passa une rivière à la nage, força les retranchemens ennemis et entra victorieux dans Asti. Ce grand homme avait ordonné à d'autres corps de déboucher en même temps par tous les passages des Alpes : ils exécutent ses ordres, inondent la plaine, la font retentir de leurs cris et enveloppent Alaric, qui d'assiégeant devient assiégé.

Tous les chefs barbares conseillaient la retraite ; Alaric seul persista dans son dessein de conquérir l'Italie. Il s'éloigne d'Asti; Stilicon le suit et l'attaque près de *Potentia.* La bataille fut sanglante, et la victoire disputée. Les Goths enfoncèrent d'abord la cavalerie romaine; Stilicon

vint à son secours avec un corps d'élite : l'infanterie des Goths, battue à son tour, se retira dans son camp. Les Romains, les poursuivant sans relâche, forcent leurs lignes, s'emparent de leur camp, délivrent une foule de prisonniers, se rendent maîtres de la femme d'Alaric, et reprennent les riches dépouilles enlevées par les Barbares dans Argos et dans Corinthe.

Ce triomphe éclatant fit comparer alors Stilicon à Marius.

Alaric, vaincu, s'était retiré à la tête de toute sa cavalerie ; mais, loin d'être découragé et de fuir, il marcha audacieusement sur Rome ; il espérait que la terreur produite par un mouvement si hardi lui ouvrirait les portes de la capitale du monde ; mais Stilicon, aussi actif que lui, le devança, et par cette rapidité rompit toutes ses mesures. Les grands courages se combattent, mais s'estiment ; Stilicon, admirant l'audace d'Alaric après une défaite, et sa fermeté dans le malheur, se sentit plus disposé à rechercher l'amitié qu'à consommer la ruine d'un si brave ennemi. Il traita avec ce prince, et lui

accorda un subside à condition qu'il évacuerait sur-le-champ l'Italie.

Alaric, en se retirant, voulut s'emparer de Vérone, dans le dessein d'envahir ensuite la Gaule. Les espions de Stilicon pénétrèrent ce projet, et, au moment où le roi des Goths investissait la ville, il se vit lui-même enveloppé, et forcé de combattre à la fois la garnison de Vérone et l'armée romaine. Trahi, surpris, enfoncé, vaincu, il échappa à la mort par des prodiges de valeur, et parvint à se sauver de rochers en rochers avec quelques débris de son armée.

Les grands, le peuple et le clergé d'Italie, qui tous avaient tremblé au seul nom d'Alaric, reprenant leur orgueil après sa défaite, et montrant cette ingratitude toujours inséparable de la lâcheté, accablèrent Honorius d'éloges et Stilicon de reproches. Il faisaient un crime à leur libérateur d'avoir laissé fuir Alaric, et, prodiguant aux pieds du trône la plus basse adulation, invitaient le fugitif Honorius à venir dans Rome pour y jouir des honneurs du triomphe, et pour y célébrer la destruction des

Goths, qui avait signalé son sixième consulat.

Peu de temps après, l'empereur, cédant au vœu public, se rendit dans la capitale; sa faiblesse ne pouvait lui attirer l'estime, mais sa douceur et sa piété lui concilièrent l'affection populaire. Pour se conformer aux anciennes coutumes, il assista aux jeux du cirque, et ce fut alors que les Romains jouirent, pour la dernière fois, du plaisir barbare que leur donnaient les combats de gladiateurs. Déjà le poëte Prudence s'était élevé contre cette passion si opposée à la morale et à la charité chrétienne. Un moine, nommé Télémaque, osa davantage: au moment où les gladiateurs commençaient leurs jeux sanglans, ce moine descend dans l'arène, sépare les combattans, et reproche avec violence au peuple cette soif du sang humain. La multitude, troublée dans ses plaisirs, déçue dans son espoir, répond à ses paroles par des cris d'indignation, s'émeut, s'anime, se précipite sur lui et le met en pièces. Les gladiateurs se dispersent; la cour consternée se retire; le clergé fait entendre sa voix menaçante,

et l'empereur, par un décret, abolit pour toujours ces spectacles inhumains.

Les dangers qu'Honorius avait courus dans Milan ne sortaient pas de sa mémoire ; et se croyant même peu en sûreté dans les murs de Rome, il vint s'établir à Ravenne, ville forte, située sur la mer Adriatique, près de l'embouchure du Pô, bâtie, comme Venise, sur pilotis, entourée par des marais, défendue par de nombreux canaux, et dont le port, qui contenait deux cent cinquante vaisseaux, offrait toujours à la faiblesse l'espoir d'une fuite facile. Les timides successeurs d'Honorius suivirent son exemple, et Ravenne devint le séjour de la cour d'Occident.

Depuis un grand nombre d'années les contrées du nord de l'Asie et de l'Europe, de la mer glaciale et de la grande muraille de la Chine, jusqu'aux rives du Danube et du Rhin, ressemblaient à une mer orageuse soulevée par de continuelles tempêtes. Des flots de Barbares, roulant les uns sur les autres, étendaient chaque jour leurs ravages sur les contrées populeuses et civilisées de l'Occident.

Les Tartares, après avoir vaincu les

Huns, subjuguèrent les hordes sauvages du désert. Leur chef *Normartarpa* (ce qui signifiait, dans leur langue, *maître de la terre*) envahit la Chine, et y fonda le règne d'une dynastie qui dura deux siècles. Elle fut ensuite vaincue et détruite par d'autres Tartares de la race de *Tou-lun*, qui rangea sous son joug les nations situées au nord de la mer Caspienne. Bientôt ces Tartares, réunis avec les Huns, poursuivant leurs conquêtes, chassèrent devant eux les Sarmates, qui poussèrent à leur tour, hors de leur pays, les Suèves, les Bourguignons et les Vandales. Radagaise, prince puissant parmi ces Vandales, descendit des côtes de la mer Baltique, à la tête de quatre cent mille combattans, et se précipita sur le Danube dans le dessein d'envahir l'Italie.

Pour repousser cette formidable invasion, Stilicon réunit toutes les troupes dont il pouvait disposer, ordonna de nouvelles levées, promit la liberté aux esclaves, prodigua le trésor public pour réveiller le courage par la cupidité, et, malgré les efforts prodigieux de son génie infatigable, ne put rassembler que qua-

rante mille hommes, faibles troupes que Rome seule, dans son berceau, aurait armées.

Cinq cent mille combattans se levèrent à la voix de Marius, quand les Cimbres parurent en Italie, et la crainte de la mort ou de l'esclavage ne put, dans ce temps de décadence, décider les Romains à braver les périls de la guerre pour défendre leur indépendance, leur honneur et leur vie.

Le roi vandale, ne rencontrant point d'obstacles, s'avance avec rapidité, tourne près de Pavie le camp de Stilicon, et vient assiéger Florence.

La terreur régnait dans Rome; le sénat, ayant plus de richesses à perdre que le peuple, loin de l'encourager, se montrait plus effrayé et plus consterné que lui.

Alaric, chrétien éclairé, nourri dans les camps romains, respectait au moins quelques droits de l'humanité au milieu des horreurs de la guerre. Mais les mœurs de Radagaise étaient féroces; aucun frein ne le retenait, aucune lumière n'adoucissait le caractère de ses guerriers sauvages. Il avait juré de raser la ville

de Rome, et de sacrifier les sénateurs à ses idoles.

Au milieu de ce terrible danger, on vit éclater cet esprit funeste de parti qui divisa Jérusalem au moment de sa ruine; sorte de fanatisme qu'aucune raison ne ramène, et dont les plus pressans intérêts ne peuvent vaincre l'opiniâtreté. Au moment où Rome était menacée d'une ruine totale, les adorateurs de Jupiter et de Mars leur adressaient hautement des vœux pour le succès des armes de Radagaise; ils se réjouissaient de voir ce Barbare, adorateur de *Vodda* ou *Odin*, prêt à renverser les églises chrétiennes, et à faire disparaître la croix.

D'un autre côté, les catholiques attribuaient les malheurs de l'État à l'indulgence coupable des empereurs, qui n'avaient pas exterminé les idolâtres et les hérétiques.

Le fanatisme et la peur égaraient ce peuple lâche et corrompu. Stilicon seul, ferme appui de l'empire, et inaccessible à la crainte, suivait les mouvemens des Barbares avec une prudence vigilante; sans les fuir, il enhardissait habilement

leur témérité par sa circonspection. Radagaise tomba dans le piége que lui tendait cet habile général : entré dans un défilé étroit, il se vit tout à coup enveloppé par les Romains, qui en occupaient toutes les hauteurs et toutes les issues. En vain les Barbares opposèrent la fureur du désespoir à la savante tactique de leur ennemi, une partie de leur troupe périt, l'autre rendit les armes ; Radagaise fut pris, enchaîné et décapité dans Rome. Le sénat décerna, pour la seconde fois, à Stilicon, le titre de *libérateur de l'Italie*, et le triomphe à l'indolent Honorius, qui n'avait pas entendu le bruit des armes.

Le clergé, qui ne tremblait plus, attribua ce grand succès à ses prières, et, douze ans après, saint Augustin s'efforça de prouver que la victoire de Stilicon était due à un miracle.

L'Italie se voyait sauvée par le génie d'un grand homme, mais d'affreux malheurs menaçaient encore le reste de l'empire. Cent mille guerriers de Radagaise, restés entre les Alpes et les Apennins, envahirent la Gaule. Les Allemands demeurèrent neutres. Les Francs, seuls,

défendirent le pays où ils devaient un jour régner. *Marcomir*, un de leurs rois, moins fidèle à ses engagemens, fut accusé par le magistrat romain, condamné, exécuté, et ses sujets punirent de mort son frère, qui voulait le venger.

Les Francs défirent les Vandales, et furent, peu de temps après, vaincus par les Alains; la suite de cet échec devint terrible pour la Gaule; les Barbares y entrèrent de toutes parts et n'en sortirent plus.

Dans ce temps, les bords du Rhin, les rives de la Garonne, de la Loire, du Rhône et de la Seine, jouissaient de toute la prospérité d'une longue civilisation. On y voyait répandues autant de lumières qu'à Rome; ils offraient aux regards le même luxe, la même élégance, la même industrie.

Partout on ne voyait que bâtimens somptueux, écoles savantes, spectacles magnifiques; les frontières seules retentissaient du choc des armes, et rien ne troublait la tranquille mollesse des champs et des cités de l'intérieur de ce beau pays.

Soudain un cri sauvage se fait entendre:

les hordes belliqueuses du Nord entrent dans les villes sans défense, parcourent les villages désarmés; les propriétés sont dévastées, les monumens détruits, les hommes égorgés, les femmes outragées et captives. Le fer disperse l'or, les ténèbres remplacent la lumière, la barbarie détruit la civilisation : tels on pourroit supposer les malheurs effroyables qui accableraient l'Europe moderne, si, au milieu de son éclatante prospérité, les féroces habitans des déserts de l'Afrique, fondant sur elle avec trois millions de guerriers, faisaient disparaître en un instant le fruit de tant de siècles de travail, d'industrie, de lumières et de génie.

La cour de Ravenne ne pouvait opposer aucun obstacle à ce torrent, aucun remède à ces désastres. En moins de deux ans, les Barbares pénétrèrent jusqu'aux Pyrénées.

La Bretagne, ne voulant plus reconnaître une puissance qui la dominait sans la protéger, se révolta et proclama son indépendance. Le premier roi qu'elle se donna, nommé Marcus, fut bientôt tué par ses troupes. Gratien, son successeur,

éprouva le même sort : enfin, l'armée donna la couronne à un simple soldat, qu'elle en crut digne, parce qu'il se nommait Constantin.

Celui-ci, plus habile, sentit que pour soumettre des esprits si turbulens il fallait les occuper sans relâche. Il s'embarqua, descendit près de Boulogne, battit quelques corps allemands, et parcourut la Gaule en conquérant.

Honorius mit sa tête à prix, et envoya contre lui des troupes qui l'attaquèrent, près de Vienne, sans succès. L'Espagne reconnut Constantin comme empereur. Honorius n'avait plus de forces nationales à lui opposer; l'appui d'autres Barbares fut son seul espoir. Par les conseils de Stilicon, il négocia avec Alaric. Le roi des Goths quitta le service d'Arcadius, accepta le titre de *maître général de la préfecture d'Illyrie occidentale*, et promit de rendre la Gaule à l'empire. L'accord désirable, et qui devrait toujours exister entre la politique et la morale, n'est que trop rare dans tous les pays, à toutes les époques; mais c'est surtout dans l'enfance des peuples et dans leur vieil-

lesse, qu'on les voit le plus désunies. La grossièreté des sauvages du Nord et la corruption des Romains dégradés méprisaient également la bonne foi, et ne connaissaient d'autres règles que celles de l'intérêt. Aucune promesse n'était sacrée, aucune paix n'était stable : les uns trompaient pour satisfaire leur cupidité, les autres pour se préserver du pillage et pour éloigner le péril.

Alaric ne remplissait aucun de ses engagemens, et réclamait, avec menaces, les récompenses promises. Stilicon, ne trouvant aucun appui dans le caractère faible de l'empereur, voulut s'étayer de l'autorité du sénat. Pour la première fois, depuis longtemps, on y délibéra sur les grands intérêts de l'empire.

Stilicon, après quelque résistance, parvint à persuader à cette timide assemblée qu'il fallait prodiguer l'or pour sauver l'État, quand on n'avait plus le courage nécessaire pour employer le fer à se défendre. D'après son avis on acheta l'alliance d'Alaric, en lui payant quatre mille livres d'or.

Un seul sénateur, vraiment Romain,

Campadius, protesta contre cette humiliation, et s'écria : *Ceci n'est point un traité de paix, mais un pacte de servitude.*

Stilicon ne jouit pas longtemps du repos que, par ses négociations, comme par ses exploits, il avait cru donner à l'empire. Vainqueur des Barbares, il ne put résister aux intrigans : Olympius, courtisan adroit et servile, n'ignorait pas que les princes qui ont le plus besoin d'être gouvernés, sont souvent ceux qui craignent le plus qu'on ne les croie dans la dépendance ; il excite la jalousie de l'empereur contre l'homme qui était son plus ferme appui, et lui persuade que Stilicon aspire au pouvoir suprême.

Honorius, effrayé, n'écoute plus les avis de ce grand homme ; il court à Pavie, sous prétexte de passer en revue les troupes qui s'y trouvaient : c'étaient des Goths, dont la plus grande partie haïssait Stilicon. L'empereur harangue ces Barbares, implore leurs secours, enflamme leur courroux. Entraînés par ses paroles, par ses menaces, par ses promesses, ils se jettent sur les officiers attachés à Stilicon, et les massacrent.

La nouvelle de ce soulèvement parvient promptement à l'armée de Bologne. Indignée de cette perfidie, elle veut venger son général, et demande à grands cris qu'il la conduise contre le traître Olympius. Stilicon arrête imprudemment leur ardeur; il méprisait trop ses ennemis pour les craindre; sa temporisation refroidit et décourage ses soldats.

Au milieu de la nuit un Goth audacieux, nommé Saurus, à la tête d'un corps de sa nation, entre dans le camp, le livre au pillage, et passe au fil de l'épée la garde de Stilicon. Ce général, la veille si puissant, maintenant abandonné, se sauve à Ravenne, trouve cette ville peuplée de ses ennemis, et se réfugie dans une église, asile qu'on croyait alors inviolable. Le comte Héraclien, obéissant aux ordres infâmes de l'empereur, trompe lâchement cet illustre et malheureux guerrier, lui promet la vie au nom de son maître, l'engage à se rendre près de lui; et, dès qu'il est en sa présence, lui montre son arrêt de mort. Le héros, accablé d'injures par des soldats qu'il avait si souvent conduits à la

victoire, et par un peuple qu'il avait tant de fois sauvé, n'oppose à ces outrages qu'un froid et silencieux mépris, présente sa gorge au glaive, sans dire une parole, et meurt en Romain, comme il avait vécu.

Sa mémoire fut diffamée; son amitié, qui avait si longtemps été un titre d'honneur, devint un titre de proscription. Le clergé, dont il n'avait pas servi l'ambition, célébra sa mort; les païens l'abhorraient, parce que, méprisant leur culte, il avait brûlé les livres sybillins, et donné à sa femme Serène le collier de la déesse Vesta. Ils triomphèrent de sa chute comme d'une victoire.

Le célèdre Claudien, qui avait chanté avec enthousiasme ses vertus, ses talens, ses actions, n'eût pas le courage de rester fidèle à sa mémoire.

Enfin Rome, frappée d'aveuglement, regarda comme un bonheur la ruine du seul général qui pouvait retarder la sienne.

Honorius, livré à ses nouveaux favoris, donna sa confiance à des généraux sans capacité. Il exclut de tout emploi les hérétiques, et, cruel parce qu'il était faible,

il fit massacrer tous les Goths partisans de Stilicon, ainsi que leurs familles. Trente mille de ces Barbares, échappés à la proscription, se refugièrent près d'Alaric, qui, délivré de son redoutable rival, se déclara son vengeur.

La cour de Ravenne voulut calmer son courroux. Le roi des Visigoths consentit à négocier, et demanda deux grands officiers de l'empire pour ôtages; mais comme il apprit que l'imbécille Honorius, passant subitement de la crainte à la présomption, traitait sa modération de faiblesse, il franchit les Alpes, pilla la ville d'Aquilée, s'empara de Crémone, marcha jusqu'à Ravenne sans obstacles, dédaigna de l'assiéger, s'avança jusqu'à Rimini, traversa les Apennins, parcourut l'Ombrie, et arriva enfin aux portes de Rome.

Elle contenait alors douze cent mille habitans, et ne trouvait point de citoyens pour la défendre.

Lorsqu'Annibal, après avoir détruit tant de légions, se présenta aux portes de la capitale, il y fut arrêté par deux cent mille Romains armés.

Ce temps n'était plus. On n'y voyait que l'ombre d'un sénat : les riches patriciens qui le composaient prétendaient avec orgueil descendre des anciens héros de la république. Les Anitiens, les Pétroniens, les Olibriens, le démontraient par leur filiation ; mais aucun d'eux ne le prouvait par son courage.

Une immense richesse leur tenait lieu de vertus et de gloire. Plusieurs possédaient dans leurs domaines des villes entières ; on en comptait un grand nombre dont les revenus s'élevaient à deux ou trois millions. Oisifs et voluptueux, leur ostentation et leur mollesse excitaient l'indignation ; elles rappelaient le courage et la pauvreté de leurs ancêtres.

Leurs maisons étaient des palais ; ils commandaient à des légions d'esclaves. L'or et les diamans éclataient sur leurs robes. Ils enfermaient dans leurs jardins des lacs, des plaines, des forêts ; leurs exploits se bornaient à visiter leurs vastes domaines ; ils y tuaient sans fatigue et sans dangers des troupes d'animaux paisibles.

Ammien-Marcellin, en nous retraçant l'inconcevable tableau de leur luxe et de

leur corruption, nous en donne des détails qui feraient croire vraisemblable tout ce qu'on a dit de plus exagéré sur les habitans efféminés de Sybaris.

Ces indignes descendans des Scipions, des Fabius, des Cincinnatus, traversant l'Italie, comme des femmes, en litière, comparaient dans leurs lettres leurs dispendieux voyages, leurs voluptueuses promenades, aux travaux et aux marches d'Alexandre et de César : « Vous les en-
» tendez, dit leur satirique historien, se
» plaindre si une mouche traverse la gaze
» qui les couvre, et se lamenter si leurs
» rideaux ouvrent un passage aux rayons
» du soleil. L'inconstance du temps est
» pour eux une calamité dont ils gémis-
» sent ; leur cortége, à la fois pompeux
» et ridicule, ressemble, par le nombre,
» à une armée composée d'artisans, d'es-
» claves et de Barbares. »

Il n'était resté de l'ancienne liberté que la licence. La multitude exigeait et recevait toujours les distributions accoutumées. Sa passion pour le cirque était la même : on comptait dans la capitale trois mille danseurs et autant de chan-

teuses, et, au moment où Alaric parut, lorsque Rome demandait en vain des soldats, quatre cent mille spectateurs passaient les jours et les nuits au théâtre.*

Le roi des Visigoths investit la ville et intercepta la navigation du Tibre. Le sénat et le peuple, humiliés par l'approche des Barbares, faisaient éclater une indignation sans courage. Leur fureur se réduisit à commettre un crime inutile, et aussi lâche qu'atroce. Ils étranglèrent Serène, nièce de Théodose, femme de Stilicon, qu'ils soupçonnèrent de correspondre avec les Goths.

Une affreuse disette répandit bientôt la désolation dans la ville. La générosité de *Læta*, veuve de Gratien, ne put soulager que pendant peu de jours les souffrances du peuple. Les Romains, qui n'osaient sortir de leurs murs pour combattre les Goths, se battaient entre eux pour s'arracher quelques alimens. On vit des enfans servir de pâture à leur mère. La peste se joignant à la famine remplissait les rues de cadavres. Honorius promettait des secours et n'en envoyait pas.

* An de Jésus-Christ, 408.

La fermeté trouve ses ressources dans les prodiges du courage, la faiblesse a recours à ceux de la magie. Le préfet de Rome, Pompeïanus, consulta des sorciers qui lui promirent, par des charmes, des évocations et des sacrifices, d'extraire la foudre des nuages, et de la lancer sur les Barbares.

Le pape Innocent fut accusé, sans doute à tort, d'avoir toléré ces pratiques superstitieuses; la majorité chrétienne du sénat s'y opposa, et chargea Basilius et Jean de se rendre dans le camp du roi des Visigoths, pour lui demander la paix.

Ces députés, s'exprimant avec une hauteur très-déplacée, quand les armes ne la soutiennent pas, proposent au roi de conclure un traité, ou plutôt une capitulation honorable, et lui déclarent en même temps que, s'il refuse d'y souscrire, il doit se préparer à combattre cinq cent mille guerriers exercés aux armes, et animés par le désespoir.

Plus l'herbe est serrée, et plus la faux y mord; telle fut la réponse d'Alaric.

Il exigea, pour la rançon de Rome,

la délivrance de tous les captifs, Barbares de naissance ou d'origine, tout l'or et tout l'argent de l'État et des particuliers, et tous les meubles de prix qui décoraient les palais de la capitale. *Que laisserez-vous donc aux Romains*, répondirent les envoyés? *La vie*, répliqua le vainqueur.

On convint d'une suspension d'armes; Alaric se radoucit et consentit à lever le siége moyennant cinq mille livres d'or, trente mille d'argent, quatre mille robes de soie, trois mille pièces de drap écarlate, trois mille livres de poivre, très-rare alors: enfin il exigea la liberté de quarante mille captifs; on souscrivit à tout.

Alaric exécuta loyalement le traité; maintenant une discipline rigoureuse dans ses troupes, il punit sévèrement quelques Goths qui avaient insulté des citoyens.

Dès qu'il eût reçu ce qui lui avait été promis, il s'éloigna de Rome et se retira en Toscane, où il trouva un renfort considérable de Goths et de Huns. Ainsi se termina cette campagne, qui fit évanouir les antiques prestiges dont le nom

de la capitale du monde était encore entouré On peut dire que, dès qu'elle eut capitulé, Rome n'exista plus.

Les Romains ne s'étaient vus délivrés que par une trêve; il fallait conclure la paix définitive. Alaric demandait la dignité de maître général des armées d'Occident, un subside annuel, et de plus, exigeait qu'on ajoutât à son royaume des Visigoths, la Dalmatie, la Norique et la Vénétie.

Le sénat envoya des députés à Ravenne, chargés d'appuyer les propositions du roi, mais le ministre Olympius, qui n'avait fait aucun effort pour soutenir Rome, rejeta les demandes d'Alaric, et renvoya les députés du Sénat avec une escorte de six mille Dalmatiens, qui formaient alors l'élite des légions. C'était trop pour un cortége, trop peu pour un secours.

Ils furent attaqués en route par une division des Goths qui les tailla en pièces. Le général Valens, qui les commandait, ne put sauver avec lui que cent soldats. Cet échec renversa le crédit d'Olympius; il fut exilé, se releva dans la suite de

cette chute, retomba de nouveau dans la disgrace, et périt frappé de verges.

Honorius donna sa confiance à *Jovius*, peu connu par ses actions ; à *Gaméride*, qui rétablit momentanément la discipline dans les troupes ; enfin, les intrigues honteuses, que la faiblesse de l'empereur encourageait, investirent du plus grand pouvoir l'eunuque *Eusèbe*.

Celui-ci, vain de sa faveur, rompit audacieusement toute négociation avec Alaric ; quelques officiers, indignés de voir ce lâche courtisan exposer l'empire à des périls qu'il ne partagerait pas, l'égorgèrent en présence de l'empereur.

Alaric avait intercepté une lettre d'Honorius, « qui ne voulait plus, disait-il, » prostituer les dignités de l'État, en les » prodiguant à un Barbare. »

Le roi des Visigoths ne tarda pas à se venger de cette injure ; il marcha, ne rencontra pas d'ennemis, s'empara du port d'Ostie, reparut devant Rome et somma les Romains de se rendre à discrétion.

Le sénat voulait résister ; mais intimidé par les clameurs du peuple, qui craignait

de se voir encore en proie aux horreurs de la famine, il céda et se soumit aux conditions que le vainqueur voudrait lui dicter.

Alaric demanda la déposition d'Honorius, et voulut qu'on le remplaçât par un fantôme de prince, sous le nom duquel il régnerait.

Conformément à ses ordres, *Attale*, qu'il avait désigné, fut élu par le sénat, par le peuple, et donna le titre de *maître des armées de l'Occident*, à son protecteur Alaric. Il nomma comte des domestiques, un autre prince des Goths, appelé *Ataulphe*.

Après cette élection, la ville ouvre ses portes. Attale, escorté par les Barbares, vient au sénat, lui promet de rétablir la majesté de l'empire, et d'y réunir l'Orient ainsi que l'Egypte. Il se rend ensuite au palais d'Auguste, suivi par les acclamations d'une vile populace, qui se passionne toujours pour ce qui est nouveau, même pour le déshonneur. Le peu d'hommes qui avaient conservé une âme romaine se cachaient et gémissaient.

Les ariens fanatiques, les païens opiniâ-

tres, espéraient la chute du parti catholique, qui devait les consoler de leur humilition. Ces rèves de vengeance furent aussi courts que le règne du nouvel empereur. Alaric conduisit son protégé près de Ravenne; toute l'Italie était soumise: le faible Honorius offrit à son rival de partager avec lui le pouvoir suprême. Attale ne lui promit que la vie, à condition qu'il abdiquerait.

Jovius et Valens avaient abandonné leur maître, et s'étaient rangés du côté d'Attale. Rien ne semblait pouvoir sauver Honorius, mais l'inconstante et aveugle fortune vint à son secours. Quatre mille vétérans débarqués à Ravenne assurèrent sa défense.

On apprit que les troupes d'Attale avaient été surprises et masssacrées en Afrique, par celles du parti contraire. Enfin, Alaric lui-même, irrité contre ce prince qui lui devait tout, et qui conspirait contre lui pour régner seul, le fait venir en sa présence, dans le camp de Rimini, le dépouille de la pourpre dont il l'avait revêtu, et envoie son diadême à l'empereur Honorius, lui promettant son

amitié, s'il veut souscrire au traité conclu à Rome.

Tout devait faire espérer une paix solide; mais un chef des Goths, Saurus, meurtrier de Stilicon, ennemi d'Alaric, et de la famille des Baltes, s'oppose à cette négociation, séduit Honorius par ses promesses, l'intimide par ses menaces, surprend avec sa troupe une division d'Alaric, la détruit presque totalement, et rentre en triomphe à Ravenne.

Alaric, pour la troisième fois, marche sur Rome, la crainte d'une affreuse vengeance décide enfin les Romains à se défendre; mais les esclaves qu'ils avaient armés les trahissent, ouvrent la nuit aux Barbares la porte *Salarienne*; une foule de Goths, de Scythes, de Germains, entrent en ennemis dans cette antique et riche cité, et la livrent au plus affreux pillage.

Ce fut le 24 d'août, l'an 410 de notre ère, onze cent soixante-trois ans après la fondation de Rome, que cette maîtresse du monde devint la proie des sauvages du Nord.

Alaric, qui n'aurait pu sans péril s'opposer à leur avidité, se contente de leur donner l'ordre d'épargner les citoyens désarmés, et de respecter les églises des apôtres. La crédulité arrêtait seule ces Barbares, que la nature ne pouvait attendrir, et, au moment où ils livraient aux flammes les palais des Grands, l'asile du pauvre même, et massacraient sans pitié la vieillesse et l'enfance, une vierge enchaîna leur fureur, et arrêta leur cupidité, en leur disant qu'un trésor dont ils voulaient s'emparer appartenait à saint Pierre.

Ce qui rendit ce désastre plus affreux, ce fut le ressentiment trop naturel de quarante mille captifs délivrés, qui remplirent les rues de cadavres, et se vengèrent par mille outrages de leurs longues humiliations.

Orose prétend que le feu du ciel se joignit au fer des Barbares, pour réduire en poudre quelques statues des dieux que l'on voyait encore sur le Forum. Saint Augustin, dans la *cité de Dieu*, attribue les malheurs de Rome à la justice de la Providence, irritée de son opiniâ-

treté pour le culte des idoles. Tant il est vrai que dans les plus cruels revers, l'esprit de parti, étranger au bien public, ne voit que ce qui flatte ou ce qui blesse ses intérêts.

Un grand nombre de sénateurs tomba dans les fers, plusieurs furent exilés, d'autres se sauvèrent en Afrique, ou se dispersèrent en Egypte, et jusqu'au fond même de l'Asie.

Beaucoup de citoyens cherchèrent asile dans une petite île nommée Igilum; ils s'y défendirent en Romains, et durent à cette intrépidité leur salut et leur liberté.

Après avoir détruit la gloire de trois cents triomphes, anéanti les monumens que le temps avait respectés, et renversé la grandeur de douze siècles, Alaric, chargé des trésors enlevés à tout l'univers, s'éloigna, dédaignant de régner dans Rome avilie. Il gouverna l'Italie jusqu'en 412.

Son camp, par un étrange contraste, offrait aux regards surpris, un effrayant tableau des vicissitudes de la fortune. On y voyait les fiers patriciens de Rome, ces

anciens dominateurs du monde, et leurs femmes, jadis si respectées, servir en esclaves leurs farouches vainqueurs, et présenter le vin de Falerne, dans des vases enrichis de pierreries, à ces guerriers sauvages, couchés tout nus en plein air à l'ombre des platanes.

Les jouissances de la victoire ne pouvaient retenir long-temps ces hordes belliqueuses, qui regardaient les villes comme des prisons, et le repos comme une honte. Alaric, cédant à leurs vœux, voulut conquérir la Sicile; la première division de sa flotte fut dispersée par une tempête, et lorsqu'il s'occupait de réparer ce désastre, la mort vint terminer le cours de ses exploits.

Ses compagnons, ses soldats, célébrèrent sa gloire par des hymnes, seul monument historique de leur nation, et, craignant que les restes de ce roi célèbre ne fussent un jour exposés par l'inconstance de la fortune à la vengeance et aux outrages de ses ennemis, ils détournèrent le cours du *Buzentin*, mirent son lit à sec, y creusèrent le sépulcre d'Alaric, le remplirent de trophées conquis par lui

dans Rome, firent rentrer ensuite les eaux dans leur ancienne route, et tuèrent enfin tous les captifs employés à ce travail, afin que jamais on ne pût découvrir le lieu où ils avaient déposé les dépouilles mortelles de ce héros. Son beau-frère *Ataulphe* fut élu par eux pour lui succéder.

Ataulphe était chrétien ; ses actions prouvent qu'il avait plus de lumières et d'humanité que ses compatriotes. A peine monté sur le trône, il déclara son intention de sauver l'empire, au lieu d'en achever la ruine.

Rien n'était plus facile pour lui, dès ce moment, que d'effacer le nom *Romain*, de distribuer à ses guerriers les terres d'Italie, et d'y établir solidement leur domination; mais soit que sa conduite fût dirigée par des sentimens plus généreux, soit qu'il craignît le mélange de l'esprit turbulent et féroce de ses sujets avec la corruption italienne, soit enfin qu'il cédât à l'influence de l'amour que lui inspirait une illustre captive, *Placidie*, fille du grand *Théodose*, et que le sort des armes avait mise dans ses chaînes, ce qui est certain c'est qu'il négocia avec Honorius,

promit de le maintenir sur le trône, de le défendre contre ses ennemis, et lui demanda la main de sa sœur.

Il faut connaître le puéril orgueil des princes faibles, nés sur les marches du trône, pour concevoir le dédain avec lequel Honorius reçut cette proposition, et la répugnance que montra cet empereur lâche et vaincu, pour l'alliance d'un guerrier qu'il nommait Barbare, et qui lui rendait Rome et l'empire.

Placidie, moins vaine et plus politique, sauva son frère malgré lui, et accepta la main du roi des Goths.

Les historiens racontent avec détail les cérémonies de ce mariage, et la magnificence des présens qu'Ataulphe fit à la nouvelle reine. Le pillage de tant d'états, et surtout celui de Rome, pouvait seul rendre un pareil luxe concevable. Nous ne citerons parmi ces dons que celui d'un plat d'or, qui pesait cinq cents livres, et que le hasard fit retrouver depuis dans le trésor de *Dagobert*. Une table d'une seule émeraude, entourée de trois rangs de perles et appuyée sur soixante cinq pieds d'or massif, pourra faire juger de l'opu-

lence des vainqueurs, ou de l'exagération des historiens.

Ce fut à cette époque qu'on publia les lois de Théodose ; elles doivent faire remarquer que partout, et dans tous les temps, les lois se multiplient à mesure que les mœurs se dépravent. C'est le nombre croissant des maux qui fait sentir la nécessité des remèdes.

La paix conclue entre Honorius et Ataulphe rendit la tranquillité en Italie, mais ne la rétablit pas dans l'empire. Le comte Héraclien, alors consul, et qui commandait en Afrique, y leva l'étendart de la révolte, prit le titre d'empereur, fit de nombreuses levées, et parvint à équiper une flotte, que les auteurs du temps comparaient à celle de Xercès.

Constance, général aussi estimé par ses talens que par ses vertus, marcha contre lui, dispersa ses vaisseaux, et battit ses troupes en Sicile. Héraclien vaincu se sauva avec un seul bâtiment, trouva l'Afrique soumise aux lois d'Honorius, et fut livré par ses complices aux lieutenans de l'empereur, qui lui firent trancher la tête.

Le brave Constance, son vainqueur, qui depuis parvint à l'empire, reçut pour récompense de sa victoire les biens confisqués sur Héraclien. Après avoir terminé si heureusement cette guerre, il fut envoyé par l'empereur dans la Gaule Narbonnaise *.

L'usurpateur Constantin régnait toujours depuis l'extrémité de l'Écosse jusqu'à Cadix, et s'unissait aux Barbares pour piller la Gaule. L'inconstant Honorius, qui fuyait tous ses ennemis, et trahissait tous ses alliés, conclut un traité avec Constantin, qui lui promit de le délivrer de la domination des Goths ; car il les regardait plutôt comme ses maîtres que comme ses protecteurs. Mais de nouvelles révolutions détruisirent bientôt son espoir. *Gérontius*, général de Constantin, se révolta contre lui, assassina son fils Constant, l'assiégea lui-même dans *Arles*, et revêtit de la pourpre, *Maxime*, son compagnon d'armes et son ami. Constance, vainqueur de l'Afrique, arrivant sur ses entrefaites dans

* An de Jésus-Christ, 413.

la Gaule, attaqua Gérontius et Maxime, les défit complétement, et les força de prendre la fuite.

Dans ce chaos de guerres civiles, d'invasions, de trônes aussi promptement renversés qu'usurpés, une foule d'exploits et de crimes sont tombés et ont dû rester dans l'oubli; mais l'histoire a conservé le souvenir de la dernière action de Gérontius, dont le courage éternisa le nom.

Poursuivi jusqu'aux frontières d'Espagne, il se vit entouré, dans la maison qui lui servait d'asile, par un corps nombreux de Romains; il n'avait avec lui que sa femme, un Alain, et quelques esclaves. Leur communiquant son intrépidité, et décidé à vendre chèrement les dernières heures d'une vie qu'il ne pouvait sauver, il se barricade, se défend avec opiniâtreté, et se servant adroitement d'un tas de flèches qu'il avait amassées, il prolonge toute la nuit cet étrange combat, et fait tomber trois cents assaillans sous ses coups.

Lorsqu'il n'eût plus d'autres armes que son glaive, ses esclaves le quittèrent en franchissant les murailles; il resta seul près de sa femme qu'il ne voulait pas

abandonner. Le soldat Alain se dévoua aussi à la mort avec lui. Au point du jour, les assiégeans mettent le feu à la maison, Gérontius alors, cédant aux vœux de son épouse et de l'Alain, les poignarde, et s'enfonce ensuite son épée dans le sein.

L'usurpateur Maxime, atteint dans sa fuite, fut conduit à Rome et décapité.

Cependant, Ataulphe, indigné de la trahison d'Honorius, avait rendu la pourpre à cet Attale, jouet du sort et des Barbares. Honorius, que tout péril faisait changer de résolution, rompit son alliance avec Constantin, et ordonna au général Constance de le lui livrer. Les Francs prirent alors les armes, et accoururent près d'Arles pour défendre Constantin. L'heureux Constance les vainquit: Ébodis, leur général, périt victime d'une conjuration. Constance récompensa le courage de ses soldats vainqueurs, profita de la trahison, et punit le traître par un juste supplice.

Constantin et son fils Julien, sans armée, sans appui, se livrèrent eux-mêmes à Constance, qui les envoya près

de l'empereur. Le vil Honorius les fit mourir.

Un autre guerrier lui disputa encore la couronne. Jovinus fut revêtu de la pourpre par les Alains et par les Bourguignons. Leurs forces nombreuses obligèrent Constance à se retirer ; mais Ataulphe, qui sacrifiait tous ses ressentimens à son amour pour Placidie, ayant abandonné Attale, vainquit et tua Saurus, révolté contre lui, marcha contre les Alains et les Bourguignons, les battit, et chassa de la Gaule Jovinus et Sébastien son frère.

Attale, livré à Honorius, fut exposé dans Rome aux outrages de la populace ; on lui coupa deux doigts pour qu'il ne pût ni signer ni combattre, et l'empereur l'exila à Lipari. C'est ainsi que les caprices de la fortune firent triompher l'imbécile Honorius de sept usurpateurs, dont la plupart étaient des hommes habiles et des guerriers courageux.

Depuis près de quatre siècles, l'Espagne était tranquille, et jouissait, à la faveur d'une aussi longue paix, de toutes les prospérités de la civilisation. Elle dé-

fendit long-temps ses montagnes contre les Barbares : mais lorsqu'Honorius, dix ans avant le sac de Rome, voulut remplacer dans ce pays les milices nationales par des légions, ces belles contrées devinrent la proie des plus affreuses calamités.

Ces légions corrompues n'avaient depuis long-temps d'autre patrie que leur camp, d'autres lois que leur intérêt : infidèles à leur prince, elles reconnurent l'usurpateur Constantin, dès que la fortune l'eut favorisé, et, depuis, Maxime lorsqu'il parut le plus fort. Ouvrant enfin les frontières qu'elles devaient garder, elles y laissèrent pénétrer les Suèves, les Sélinges, les Alains, les Vandales. Ce torrent destructeur dévasta, dépeupla l'Espagne, depuis les Pyrénées jusqu'à la mer d'Afrique. Ces Barbares, insatiables de sang et de pillage, massacraient, sans distinction, les Romains et les Espagnols; ravageaient les champs et n'épargnaient pas plus les hameaux que les cités. Le fléau de la famine se joignit à celui de la guerre, et la peste en devint la suite inévitable.

Les Suèves et les Vandales s'établirent en Galice et dans la vieille Castille. Les Alains à Carthagêne et en Lusitanie ; les Sélinges en Bétique.

Dès qu'il n'y eut plus rien à détruire ni à piller, les besoins se firent sentir aux féroces conquérans, et l'impérieuse loi de la nécessité les civilisa. Ils prirent aux habitans une partie de leurs terres, leur laissèrent le reste, et les encouragèrent à les cultiver. Ces indomptables enfans du nord soumirent leur bouillant courage au règne des lois, et bientôt l'Espagne, rendue à la tranquillité, redevint fertile et peuplée.

Ataulphe, dont la volonté de Placidie avait fait un lieutenant fidèle d'Honorius, après ses victoires dans la Gaule, entra en Espagne, reprit Barcelone et la rendit à l'empereur. Il voulait faire pour lui la conquête entière de la Péninsule, mais la mort l'empêcha d'exécuter ce vaste dessein.

Il avait imprudemment pris à son service un ancien compagnon d'armes de Saurus. Cet homme, ennemi implacable de la famille des Baltes, conspira contre

lui, l'assassina dans la ville de Barcelone *, et plaça sur le trône Singéric, frère de Saurus. Le premier acte du nouveau roi fut d'égorger six enfans, fruits du premier mariage d'Ataulphe, et de jeter dans les fers la fille du grand Théodose.

Placidie, mémorable exemple des vicissitudes de la fortune, tombée à Rome dans les mains d'Alaric, élevée au trône par Ataulphe, se vit une seconde fois enchaînée comme une esclave, et forcée de marcher à pied pendant l'espace de douze milles, devant le cheval de son nouveau maître.

Ce règne, qui annonçait une affreuse tyrannie, ne dura que sept jours. Les Goths, indignés de l'orgueil et de la cruauté de Singéric, le tuent, rendent la liberté à Placidie, et élisent pour roi Vallia, digne de remplacer Alaric et Ataulphe. Pour affermir son pouvoir, ce prince habile conduisit à de nouveaux combats ses sujets turbulens, et traversa toute l'Espagne en vainqueur.

* An de Jésus-Christ, 415.

Depuis la mort d'Ataulphe la paix était rompue entre les Goths et les Romains. Le général Constance marcha contre Vallia ; mais lorsqu'ils furent en présence, au lieu de combattre ils négocièrent. Placidie fut envoyée avec honneur à Ravenne, et Vallia jura de ne se servir de ses armes que pour défendre Honorius et l'empire.

L'Espagne devint le théâtre d'une foule de combats sanglans, que ses ennemis se livrèrent. Vallia y acquit une grande célébrité ; il extermina les Sélinges qui avaient ravagé l'Andalousie (ou Bétique), défit les Alains, et tua de sa main leur roi. Les Vandales et les Suèves, effrayés de ses succès, se soumirent à lui ; enfin, il remit toute la péninsule sous l'obéissance de l'empereur. Les historiens du temps prétendent que l'injustice et les vexations des officiers romains firent regretter aux Espagnols le joug des Barbares.

Honorius, qu'on avait toujours vu tremblant à Ravenne, reçut les honneurs du triomphe dans Rome, qu'il avait abandonnée. On lui décerna des lauriers pour

les conquêtes d'Ataulphe, de Constance et de Vallia; et si l'histoire nous avait transmis les harangues des orateurs et les vers des poètes de cette honteuse époque, nous y verrions le lâche Honorius célébré par la servilité romaine, comme le meilleur, le plus courageux, le plus illustre des princes.

Vallia, fidèle à ses promesses, sortit de l'Espagne, et s'établit dans le royaume d'Aquitaine, que l'empereur lui avait cédé. Il régnait sur tous les pays situés entre la Loire et la Garonne. Bordeaux était sa capitale; ses successeurs fixèrent leur résidence à Toulouse.

Honorius céda aux Bourguignons la partie orientale, et aux Francs la partie septentrionale de la Gaule. La fermeté de Théodose avait réuni toutes les parties de l'empire dans ses mains, la faiblesse de son fils le démembra.

Les Barbares, établis dans ces provinces, forcèrent les habitans à leur abandonner les plus belles de leurs maisons, et un tiers de leurs terres situées sur le meilleur sol. Ceux-ci conservèrent le reste de leurs propriétés, ainsi que la

vie, moyennant une rançon. Les Visigoths, dans le midi, se montrèrent plus humains, et accordèrent des indemnités pour les biens qu'ils enlevèrent aux habitans.

Paulin, de Bordeaux, nous en a laissé la preuve dans ses lettres, et fait connaître le prix que lui paya le Barbare qui s'était emparé de sa maison.

Ces guerriers sauvages se montrèrent au fond plus généreux qu'Auguste et que les triumvirs, qui donnèrent aux vétérans de leurs armées les possessions de plusieurs villes d'Italie, et celles d'une foule de Romains, dépouillés sans dédommagemens.

L'habitude d'un long respect pour Rome, et le souvenir de la majesté de l'empire, conservèrent encore une telle influence sur les esprits, qu'on entendait les conquérans du Nord, loin de parler en maîtres dans les pays envahis par leurs armes, prendre le titre *d'hôtes des Romains*, et se dire soumis à l'empereur.

Il était démontré aux provinces éloignées que la cour de Ravenne ne pouvait plus, ni les protéger, ni les contenir dans l'obéissance. L'Armorique déclara son

indépendance, qui fut confirmée par Honorius.

La Grande-Bretagne se souleva; ses habitans chassèrent des hordes de Barbares qui étaient débarqués. L'émancipation de cette contrée, fut suivie longtemps des plus violens orages; on y vit quatre-vingt-dix cités affranchies, formées en république, et gouvernées chacune par un sénat. Les nobles, mécontens de ce mouvement populaire, regrettaient le gouvernement impérial qui leur distribuait ses faveurs. Parcourant en armes les campagnes, ils voulaient tous, comme les princes des tribus barbares, se faire reconnaître *rois* ou *chiefstains*, et, à la tête des hommes qui leur étaient dévoués, ils soutenaient contre les républiques des guerres continuelles. L'autorité de trente ou de quarante évêques, qui prenaient parti dans ces dissensions, en augmentait l'animosité.

L'empire d'Orient, sans être mieux gouverné, éprouvait moins de pertes, et, malgré l'ineptie de la plupart de ses chefs et les crimes qui ensanglantèrent leur trône, il subsista pendant dix siècles,

depuis Théodose jusqu'à la prise de Constantinople, et conserva le nom d'empire romain, même après la perte de Rome et de l'Occident.

Les Grecs, autrefois dépouillés par les Romains, s'enrichirent à leur tour par la ruine de l'Italie. Lorsque les Barbares envahirent la Gaule, l'Espagne, Rome et l'Afrique, tous ceux qui purent dérober une partie de leurs richesses à ces dévastateurs, les portèrent à Byzance. Les savans, les orateurs, tous les hommes qui ne pouvaient supporter le joug de l'ignorance et de la brutalité, se refugièrent dans la Grèce. Les ténèbres se répandirent sur l'Occident; la lumière se retira vers l'Orient. Constantinople devint le centre de la civilisation, et le dernier asile des sciences et des arts. Tout le reste du monde se voyait en proie aux grossiers conquérans du Nord, qui s'étaient emparés des richesses du peuple roi, sans apprendre de lui l'art d'en jouir, et qui ne connaissaient d'autre passion que celle de la guerre.

On ne voyait briller chez eux que le fer, tandis que l'or, la pourpre et le luxe

des pierreries éclatait de toutes parts dans le palais des empereurs d'Orient. Les plus riches métaux ornaient leur couronne, leurs vêtemens, leur trône, ainsi que les lances, les boucliers, les chars de leurs soldats, et les harnois de leurs coursiers.

Le règne d'Arcadius offrit aux regards attristés, l'image de la funeste dégradation qu'éprouvent nécessairement les mœurs sous un long despotisme, et au milieu d'un peuple amolli par tous les genres de voluptés. Les eunuques même osèrent exercer des fonctions publiques. Eutrope présida les tribunaux et commanda les armées à la grande satisfaction des Goths. Ils se félicitaient de voir les Romains, leurs ennemis, commandés par un général qui, loin d'être un rival redoutable, n'était pas même un homme.

Ce choix d'Arcadius excita le mépris des gens de bien; mais leur voix n'est pas bruyante, et part trop souvent des lieux éloignés du palais. Les flatteurs encensèrent le favori; la cour lui prodigua ses hommages; il fut créé consul, et le sénat d'Orient lui éleva des statues. L'Oc-

cident, quoique vaincu par les Barbares, ne put supporter l'opprobre d'un pareil consulat, et le sénat de Rome refusa d'inscrire son nom sur ses registres.

Claudien vengea de cet affront la première dignité romaine par une satire, et peignit en vers mordans le caractère de ce ministre, à la fois vil et insolent, qui, « étant autrefois esclave, avait, disait-il, » préludé par de petits larcins dans le » coffre de son maître, au pillage qu'il » devait faire un jour des richesses de » l'empire. »

Eutrope vendit plusieurs provinces aux ennemis : encourageant les délateurs et grossissant sa fortune par les confiscations, il fit périr les généraux qui s'étaient le plus distingués sous le règne de Théodose, et dont il craignait le courage et le crédit.

Suivant la doctrine de tous ceux qui abusent du pouvoir et qui redoutent l'opinion publique, il fit publier une loi tyrannique, pour menacer de la mort tous ceux qui attaqueraient les ministres de l'empereur, ainsi que les officiers et les domestiques de sa maison. Cette loi

prononçait des peines infamantes contre toute personne qui solliciterait la grâce des coupables. De tels actes, loin de prévenir les révoltes, les excitent. C'est le signal de détresse de la tyrannie.

Un général ostrogoth, Trébigilde, leva en Phrygie l'étendard de la rébellion. Eutrope envoya contre lui des troupes commandées par *Léo*, ancien cardeur de laine, qu'on nommait l'*Ajax de l'Orient*. Ce chef, qui devait son surnom à sa force physique plus qu'à son courage et à son habileté, se laissa surprendre et vaincre.

Le fameux *Gaînas*, ce Goth qui avait autrefois fait périr *Rufin*, remplaça *Léo* dans le commandement de l'armée; mais, loin de chercher à combattre les Ostrogoths, il appuya leurs réclamations, et força, par la crainte, le timide Arcadius à négocier.

Gaînas et Trébigilde demandèrent pour condition de la paix, la tête d'Eutrope: l'empereur hésitait; l'impératrice Eudoxie, se jetant à ses pieds, se plaignit d'un outrage qu'elle avait reçu de ce ministre. Arcadius signa son arrêt.

La même cour et le même peuple qui

flattaient sa puissance, l'accablèrent d'injures dès qu'ils fut condamné. Ils voulaient le mettre en pièces. Saint Chrysostôme seul, qui ne l'avait point ménagé quand il était maître de l'empire, lui offrit un asile dans sa disgrâce, le protégea ouvertement, et, par un éloquent discours sur l'instabilité des choses humaines, parvint à calmer la fureur de la multitude. On promit la vie à Eutrope, il fut envoyé en exil dans l'île de Chypre; mais, depuis, au mépris de cette promesse, le consul Aurélien le fit périr.

Trébilgide et Gaïnas méprisaient l'empereur depuis que, par leur rébellion, ils l'avaient forcé de suivre leur volonté. Continuant à lui parler en maître, ils le contraignirent de leur livrer *Aurélien* et *Saturnin*, qu'ils épargnèrent quand ils furent en leur pouvoir.

L'empire se trouvait ainsi gouverné par les Barbares; mais leurs excès les perdirent. Gaïnas, nommé commandant général des armées, exigea qu'on donnât une église aux ariens. L'empereur refusa d'y consentir. Les Goths, irrités de ce refus, veulent brûler le palais impérial.

La garde, instruite de leur projet, les surprend au milieu de la nuit, les attaque et en tue sept mille. Gaînas fuit en Thrace et rassemble des troupes pour revenir en Asie; mais un autre Goth, Fravitta, qui commandait les galères Romaines, disperse et détruit sa flotte.

Gaînas, à la tête d'un corps nombreux de cavalerie, voulait reprendre la vie errante, qui, dans sa jeunesse, avait commencé sa réputation et sa fortune; mais, dans ses courses, il rencontra Huldin, roi des Huns, qui lui livra bataille. Gaînas, vaincu, périt; et Huldin envoya sa tête à Arcadius.

Après ces événemens l'empereur, qui devait être toujours gouverné, laissa les rênes de l'empire dans les mains de l'ambitieuse Eudoxie. Cette princesse persécuta Chrysostôme. Ce saint évêque, l'un des plus éloquens orateurs de l'Eglise, méritait la vénération publique par sa vertu. Mais cette vertu se montrait peut-être trop ardente et trop sévère pour atteindre à son but dans un temps de corruption. Il déposa treize évêques en Lydie et en Phrygie, et s'attira de nombreux

ennèmis, en déclarant publiquement que la débauche et la simonie infectaient tout l'ordre épiscopal.

L'indignation que lui inspirait la corruption de la cour, l'emporta au point de donner à l'impératrice le nom de *Jézabel*. Pour venger la majesté impériale outragée, l'empereur convoqua un synode, qui condamna Chrysostôme à l'exil.

Au moment du départ d'un pontife révéré, le peuple se révolte, s'attroupe, s'arme, et fait retentir le palais de ses menaces. Eudoxie effrayée se prosterne devant l'empereur, avoue son erreur, et déclare qu'elle ne voit de remède au danger de l'État, que le rappel de Chrysostôme.

L'évêque victorieux revient; son retour est un triomphe. On illumine les côtes d'Europe et d'Asie. Il monte dans la chaire où l'on ne devrait entendre que des paroles de paix; et l'orgueil ecclésiastique lui faisant oublier l'humilité de l'évangile, il déclame avec violence contre les vices des femmes, contre les honneurs presqu'idolâtres rendus aux statues de l'impératrice. « Voyez, dit-il dans son

» exorde, voyez cette vindicative Héro-
» dias ! Hérodias retombe dans ses fu-
» reurs, Hérodias recommence à danser;
» elle demande une seconde fois la tête de
» Jean. »

Quelque mérités que puissent être de pareils réproches, et quelque faible que fût alors la puissance temporelle, on ne pouvait supporter une pareille audace et régner. Un concile rassemblé, confirma la première sentence du synode.

Le peuple s'opposait encore à son exécution; mais des troupes de Goths, introduites la veille de Pâques dans la ville, assiégèrent l'église. La cathédrale, et le lieu où se rassemblait le sénat, furent livrés aux flammes; et, malgré la fureur populaire, on enleva Chrysostôme.

Il avait demandé d'être exilé à Nicomédie; mais on le conduisit aux pieds du mont Taurus, où il resta trois ans, et delà il fut envoyé dans les déserts du Pont, près d'une petite bourgade nommée Cumana, où il mourut âgé de soixante ans. Cette excessive rigueur produisit son effet ordinaire; ses fautes furent oubliées; on ne se souvint que de ses talens et de ses

vertus. Trente ans après sa mort, sa mémoire fut réhabilitée; on transporta ses reliques à Constantinople, et Théodose II, qui vint à Chalcédoine les recevoir, prouva, en se prosternant devant les restes de cet homme célèbre, plus de dévotion que de politique. Il devait en honorant une des lumières de l'Eglise chrétienne, ne pas oublier ce qu'il devait à sa mère et à la majesté du trône offensé.

Il est vrai qu'Eudoxie, par sa conduite, excusait, en partie, l'audace peu convenable du pontife. Elle méprisait son mari, trahissait ses devoirs, et traitait avec une si imprudente confiance le comte Jean, son favori, qu'il passait pour être son amant, et le père du jeune Théodose.

Arcadius, qui ne la croyait pas coupable, prouva sa tendresse à son fils, en lui donnant à la fois, contre l'usage, les titres de *césar* et d'*auguste*. Eudoxie mourut : les ariens la pleurèrent; les catholiques regardèrent sa mort comme un arrêt du ciel, qui vengeait Chrysostôme.

Les années suivantes furent marquées par des calamités publiques. Plusieurs villes furent incendiées ; de fréquens

tremblemens de terre en renversèrent d'autres ; les plaines furent ravagées par des nuées de sauterelles ; les Isauriens dévastèrent les provinces de l'Orient, depuis le Pont jusqu'à la Palestine : enfin, Arcadius mourut, après treize ans de règne, ou plutôt de servitude, car on l'avait toujours vu l'esclave de sa femme ou de ses favoris.

Procope prétend que ce prince, avant de mourir, donna, par un testament, la tutelle de son fils, à Ildesgerde, roi de Perse. Cet historien vante la sagesse de cette mesure, que Zosime condamne comme très-impolitique. Avant de la louer ou de la blâmer, il fallait démontrer son existence, et tout porte à croire que le récit de Procope est sans fondement, puisque aucun fait ne prouve que le roi de Perse ait élevé, en vertu de cet acte, la moindre prétention à la régence.

Suivant les lois anciennes, cette régence devait appartenir à Honorius; mais les grands de l'empire s'y opposèrent, et cette olygarchie confia, sous le nom du jeune empereur, le pouvoir suprême au préfet d'Orient, Anthème, patricien ri-

che, puissant, et dont on estimait généralement les talens et la probité.

Il ne conserva pas longtemps cette régence, et, préférant la tranquillité publique à sa grandeur personnelle, il laissa sans obstacles la célèbre Pulchérie, sœur de Théodose, s'emparer du trône. Cette princesse, dont les talens justifièrent l'ambition, n'était âgée que de seize ans, lorsqu'elle prit, avec audace, les rênes du gouvernement. Le sénat lui déféra le titre d'augusta, et, sous le nom du faible Théodose, son frère, elle gouverna, près de quarante ans, l'empire avec gloire.

Cette princesse sembloit avoir hérité des vertus courageuses du grand Théodose. Sa justice rétablissait l'ordre, sa bonté lui attirait l'affection, sa fermeté imposait aux factieux. Sous son administration, on ne vit point de révolte, et l'invasion d'Attila fut la seule calamité qui troubla le repos de l'empire.

Pulchérie protégeait les sciences, et parlait avec une égale facilité le grec et le latin. Loin de tenir son jeune frère Théodose dans l'ignorance, pour être certaine de le gouverner plus longtemps, elle

lui donna les plus habiles maîtres en tout genre.

Ce prince se faisait remarquer par une physionomie grave, par un maintien majestueux. Il n'était pas dénué d'esprit, mais il n'avait pas de caractère. On vantait sa chasteté, sa sobriété, sa douceur, mais aucune de ces belles qualités ne mérite le titre de *vertu*, lorsqu'elle manque de force. Sa vie fut une longue enfance. Il s'entourait de femmes, d'eunuques, et ne s'occupait qu'à graver, à peindre ou à chasser. La beauté rare de son écriture, lui mérita le surnom de *calligraphe*. Il était si indolent, qu'il lisait rarement les papiers qu'on présentait à sa signature. Un jour, pour lui faire sentir les graves inconvéniens d'une telle paresse, Pulchérie lui montra qu'elle lui avait fait signer sa propre abdication.

Le commencement du règne de Théodose fut signalé par des succès ; les Huns étaient entrés en Thrace ; Huldin leur roi, sommé de se retirer, jura que ses conquêtes n'auraient de bornes que l'Océan, qui terminait, selon l'opinion du temps, la course du soleil. Le succès ne

justifia point sa présomption; ses alliés l'abandonnèrent, les généraux de l'empereur le défirent, le forcèrent à repasser le Danube, et détruisirent presqu'entièrement la tribu des Scyrres, qui composait son arrière-garde.

Pulchérie voulant marier son frère, chercha plus, dans cette union, les talens que la naissance. Léonce, philosophe d'Athènes, était père d'une fille nommée *Athénaïs*. Elle éclipsait la beauté des autres Grecques, et se montrait l'égale en savoir et en éloquence, des philosophes et des rhéteurs les plus distingués. Léonce la déshérita, et donna tout son bien à ses deux fils, prévoyant qu'Athénais, avec tant de grâce et de talens, n'aurait pas besoin de fortune. La jeune grecque ne pensait pas comme lui; après la mort de son père, elle réclama une part de son héritage, et porta ses plaintes à Pulchérie.

Cette princesse, frappée de ses charmes et de son esprit, la crut digne du trône. Théodose, curieux de la connaître, vint déguisé chez sa sœur, y vit la belle athénienne, s'enflamma pour elle, et l'épousa. Elle se fit baptiser, et prit avec le sceptre

le nom d'Eudoxie. Ses frères, apprenant son élévation, et craignant sa vengeance, se cachèrent vainement. Athénaïs les fit chercher avec soin. On les lui amena, et loin de leur marquer aucun ressentiment, elle les éleva aux premières dignités de l'empire.

Conservant dans la grandeur, les habitudes de sa jeunesse, elle n'abandonna point l'étude, fit en vers la paraphrase de l'ancien Testament, écrivit la légende de saint Cyprien, et composa un panégyrique du grand Théodose.

Zélée pour son nouveau culte, elle entreprit le pélerinage de Jérusalem, prononça un discours éloquent en présence du sénat d'Antioche, et, si l'on en croit les auteurs ecclésiastiques, elle rapporta de la Palestine, les chaînes de saint Pierre, le bras droit de saint Etienne, et le véritable portrait de la Vierge, peint par saint Luc.

Dans une maison privée, l'union de deux femmes est rare; cet accord est bien plus difficile dans un palais. Eudoxie, devenue ambitieuse, voulut gouverner l'empereur et l'empire. Pulchérie défendit son

pouvoir; leurs discordes partageaient la cour; la sœur l'emporta sur l'épouse, Pulchérie triompha. La vertu d'Eudoxie fut soupçonnée; la mort de Paulin, maître des offices, et l'exil de Cyrus, préfet du prétoire d'Orient, annoncèrent la disgrâce de l'impératrice, qui les admettait dans son intimité.

Elle demanda la permission de se retirer à Jérusalem; l'empereur la lui accorda. Poursuivie par la même inimitié, par le même genre de soupçons qui l'avaient éloignée du trône, elle vit condamner au supplice deux ecclésiastiques, dont son amitié faisait le seul crime.

Irritée de cet affront, elle vengea leur mort par l'assassinat du comte Saturnin, leur meurtrier. Cette violence justifia l'accusation intentée contr'elle. Après seize ans d'exil, elle mourut, protestant toujours qu'elle était victime de la calomnie.

La guerre recommença entre la Perse et l'empire; le désir de venger un grand nombre de chrétiens massacrés, arma l'empereur. Après deux campagnes, qui ne furent marquées par aucun événement décisif, quoique célébrées par des rela-

tions fastueuses, les deux cours conclurent un traité de cent ans.

L'histoire n'a conservé de cette guerre que le souvenir d'un seul trait, plus digne d'être retenu que beaucoup d'actions héroïques. Acasse, évêque d'Amyde, employa les vases d'or de son église au rachat de sept mille captifs persans, et les renvoya au roi de Perse, pour montrer à ce prince la différence qui existait entre une religion sanguinaire et une religion charitable. Une condition de la trêve conclue, fut le partage de l'Arménie entre les Romains et les Persans.

Honorius s'était toujours montré l'ennemi d'Arcadius, son frère, et de Théodose, son neveu, et, par un étrange aveuglement, Constantinople semblait jouir des malheurs de Rome. Il était réservé à la célèbre Placidie, qui avait déjà sauvé sa patrie, de rétablir la concorde entre les deux empires.

Après le meurtre d'Ataulphe et le supplice de Singerie son assassin, Placidie, devenue libre, épousa le brave Constance. En faveur de cet hymen, Honorius décora du titre d'auguste, ce général, ju-

geant avec raison que le guerrier qui avait raffermi le trône, était le plus digne d'y monter. Constance ne jouit pas longtemps de son bonheur et de sa gloire; il mourut, laissant à sa femme deux enfans, Honoria et Valentinien.

Le crédit de Placidie sur l'esprit de l'empereur, son frère, fut bientôt renversé par la jalousie des eunuques et des affranchis. Placidie ne put résister à ces intrigues; elle fut exilée, et chercha un refuge à Constantinople, avec ses enfans.

Peu de temps après, Honorius termina sa méprisable vie. Asservi par les esclaves de son palais, témoin indifférent de la ruine de l'empire, il consumait ses jours dans les plus puérils amusemens. On prétend que lorsqu'on vint lui apprendre que Rome était perdue, il répondit froidement: « Cela est impossible, je viens de » lui donner à manger. » Il parlait d'une poule favorite, à laquelle il avait donné le nom de Rome. Il faut convenir que de tels princes, s'ils étaient moins rares, ne justifieraient que trop les déclamations des républicains contre la monarchie.

Dès qu'on sut à Constantinople la mort

d'Honorius, l'empereur d'Orient, ou plutôt Pulchérie, envoya, en Dalmatie, des troupes chargées de conduire en Italie Placidie et son fils Valentinien. Aspar, qui s'était distingué dans la guerre de Perse, les escortait et commandait l'armée de terre. Son père, Ardaburius, dirigeait la flotte. Ils apprirent dans leur route que Jean, l'un des favoris et des secrétaires d'Honorius, s'était emparé du trône d'Occident; les vaisseaux grecs furent dispersés par une tempête. Le grand amiral Ardaburius tomba dans les fers de l'usurpateur; mais, loin de se laisser abattre par ce revers, du fond de sa prison, il souleva en sa faveur les troupes italiennes, qui composaient la garnison d'Aquilée. Jean, abandonné et livré par elle, fut exposé sur un âne aux huées de la populace, et décapité sur la place publique; Valentinien III fut reconnu sans opposition, empereur d'Occident, l'an 425.

Théodose, informé des succès de ses généraux, les célébra par un triomphe bien différent des anciennes solennités. Marchant à pied, à la tête du peuple, depuis l'hyppodrôme jusqu'à la cathédrale,

il chanta des psaumes, et se montra ainsi plus digne de la chaire que du trône. Il aurait pu disputer l'empire d'Occident à l'enfant de Placidie ; mais il préféra la paix dans un état borné, aux risques d'une guerre civile, et, soit par une suite de son indolence naturelle, soit par soumission aux pacifiques conseils de Pulchérie, le patricien Hélion se rendit en son nom à Rome, salua, en présence du sénat romain, Valentinien III auguste, et le revêtit de la pourpre.

Par un traité conclu, on arrêta le mariage du jeune empereur avec Eudoxie, fille de Théodose et d'Athénaïs. L'Illyrie fut cédée à l'empereur d'Orient : par ce même acte, l'unité du monde romain cessa totalement d'exister. Un édit solennel déclara que les lois d'un empire n'auraient plus de force dans l'autre.

L'Orient et l'Occident se trouvèrent ainsi gouvernés par deux femmes ; mais Placidie, plus ambitieuse que Pulchérie, livra son fils aux voluptés, pour l'éloigner des affaires, et conserva le pouvoir suprême pendant trente-cinq ans. Deux généraux habiles commandaient ses armées,

Aëtius et Boniface. Le dernier soumit l'Afrique, et défendit Marseille : Aëtius se rendit célèbre par la défaite d'Attila. Leurs grandes actions jetèrent encore quelques rayons de gloire sur les Romains. Si leur union avait duré, elle aurait probablement sauvé l'empire; leur discorde en prépara la chute.

Aëtius, jaloux de son collègue, le rendit suspect à Placidie, et détermina cette princesse à le rappeler d'Afrique. En même temps, par un condamnable artifice, il le fit avertir secrètement que le supplice l'attendait s'il obéissait, et il persuada à l'impératrice que la désobéissance de ce général prouvait sa révolte. Boniface, se croyant perdu, flétrit sa gloire, trahit sa patrie, appela les Vandales à son secours, et conclut une alliance avec leur roi Gonsaric. Ce roi mourut, et fut remplacé par le terrible Genséric, son frère.

Ce prince, que le ravage du monde rendit célèbre, comme Alaric et Attila, renfermait dans un corps petit et contrefait, une vaste ambition qu'aucun scrupule n'arrêtait, qu'aucune proie ne rassasiait. Dissimulé, sanguinaire, intré-

pide, ennemi du luxe, la vengeance était le premier de ses plaisirs : fécond en ruses, audacieux dans ses plans, prompt à les exécuter, il savait également répandre la terreur par ses armes et la discorde par ses intrigues.

Avant d'entreprendre la conquête qu'il méditait, il battit les Suèves en Espagne, les poursuivit jusqu'à Mérida, et fit périr dans un fleuve leur armée et leur chef.

Après cette victoire, il s'embarqua et descendit en Afrique. L'armée Vandale, grossie par des Alains, par des Goths, par des transfuges romains, ne s'élevait cependant qu'à cinquante mille hommes; mais Genséric augmenta ses forces en s'alliant avec les Maures, et en protégeant les donatistes persécutés. Saint Augustin dut regreter alors dene pas s'être montré, pour eux, moins intolérant.

Boniface n'avait demandé que des secours; Genseric parlait en maître. Le général romain se repentit de sa révolte et se reconcilia avec Placidie, qui venait de découvrir la perfidie d'Aëtius. Le général, revêtu de nouveau du commandement des troupes romaines, marche sur Car-

thage, s'en empare, et propose la paix à Genséric, qui refuse de traiter. Bientôt les deux armées se livrent une sanglante bataille; Boniface fut vaincu et perdit ses plus braves soldats. Toute l'Afrique devient la proie de l'avidité des Vandales, de la férocité des Maures : cette vaste et fertile contrée, qu'on regardait alors comme le grenier du monde, voit ses champs ravagés, ses arts et ses monumens détruits, ses villes incendiées, ses citoyens livrés à l'esclavage et aux tortures. Carthage et Hyppone restaient seules debout au milieu de ce beau pays changé en désert.

Boniface, assiégé dans Hyppone, est encouragé dans sa résistance, par les conseils fermes et les consolations pieuses de saint Augustin. Ce saint prélat meurt en pleurant les malheurs de sa patrie. Le siége dure quatorze mois; enfin les Vandales, vaincus par l'opiniâtreté des assiégés, s'éloignent.

Aspar amène de Constantinople, des vaisseaux et des troupes; Boniface, de nouveau à la tête d'une grande armée, tente encore le sort des armes; mais la fortune

trahit son courage ; il est battu ; Hyppone est prise, et l'Afrique est perdue sans retour.

Ce général, vaincu, revint à Ravenne. Placidie ne voulut punir ni sa faute ni ses malheurs, ne se souvint que de ses services, et lui rendit sa confiance. Aëtius, jaloux de son crédit, et résolu de le renverser, quitta la Gaule et descendit en Italie à la tête d'une armée de barbares : Boniface courut à sa rencontre, l'attaqua, le défit, mais revint mortellement blessé de la main du rival qu'il avait vaincu.

Placidie, pour venger sa mort, déclara Aëtius ennemi de l'Etat. Après avoir tenté vainement de se défendre dans quelques forteresses de ses domaines, il se sauva chez les Huns. Ce fut ainsi que Rome perdit deux généraux habiles, ses derniers soutiens.

Carthage, abandonnée, ne succomba cependant qu'après huit ans de résistance. Enfin Genséric conclut la paix, en laissant à Valentinien l'illusoire souveraineté des trois Mauritanies.

Le roi Vandale était le fruit d'une union

illégitime. Redoutant les prétentions des fils de Gondéric, son frère, il les fit noyer avec leur mère. Ce fut après ce meurtre qu'il s'empara de Carthage, l'an 439, cinq cent quatre-vingt-cinq ans après la victoire de Scipion. On nommait cette cité la *Rome d'Afrique*. Elle se montrait l'égale de celle de l'Italie, en grandeur, en magnificence, en richesses, en commerce. On y jouissait de toutes les douceurs d'une longue civilisation. Un bois épais, situé au centre de la ville, offrait à ses habitans un frais ombrage, pour les garantir de l'ardeur d'un climat brûlant.

Les Vandales livrèrent cette riche cité au pillage, et contraignirent tous les citoyens qu'ils épargnèrent, à leur céder leurs terres, à leur livrer leurs trésors. L'Italie et l'Orient se trouvèrent peuplés de sénateurs fugitifs, et de patriciens naguère opulens comme des souverains, et qui se voyaient réduits à demander l'aumône.

Ce fut dans ce temps de destruction, de calamités, que quelques écrivains ecclésiastiques, qui substituaient des fables nouvelles aux anciennes, racontèrent ainsi l'histoire merveilleuse des sept dormans.

« Sous l'empire de Décius, disaient-ils, » sept jeunes nobles d'Ephèse, chrétiens » et persécutés, se cachèrent dans une » caverne pour éviter la mort : le tyran » la fit murer. Dieu, protégeant ces jeunes » martyrs, les plongea dans un profond » sommeil, qui dura cent quatre-ving-sept » ans, et qui finit lorsque Pulchérie et » Théodose II occupaient le trône d'O- » rient. A cette époque, Adolius, proprié- » taire de la montagne où se trouvait cette » caverne, en fait extraire des pierres » pour construire un bâtiment. Le jour » pénètre dans le souterrain. Les sept dor- » meurs s'éveillent, croyant ne s'être re- » posés que quelques heures. Jamblius, » l'un d'eux, se charge d'aller à la ville » pour y chercher du pain. Il ne recon- » naît plus ni l'aspect de la contrée, ni les » traits de ses habitans; il approche d'E- » phèse, et voit avec autant de joie que » de surprise, la croix briller sur le faîte » des temples. Entrant chez un boulanger, » il étale pour le payer plusieurs pièces » de monnaie, frappées au coin de Dé- » cius. Le boulanger s'en étonne, les voi- » sins accourent, la multitude s'attroupe;

» on le traîne devant le juge, croyant
» qu'il a découvert un trésor. Son récit
» paraît une imposture; cependant on en-
» voie chercher ses compagnons. La can-
» deur de leurs réponses, les détails de
» l'histoire qu'ils racontent, et l'accord qui
» règne dans leurs discours, persuade les
» plus incrédules; enfin le peuple, les ma-
» gistrats, l'évêque et l'empereur Théodose
» lui-même, convaincus que ces hommes
» saints sommeillaient en effet depuis près
» de deux siècles, s'humilient devant la
» puissance de Dieu, et se prosternent aux
» pieds des sept martyrs qui expirent tous
» ensemble, après avoir donné leur bé-
» nédiction aux spectateurs de cet incon-
» cevable prodige. »

Jean de Sarugues écrivit deux ans après la mort de Théodose, l'histoire des sept dormans. Grégoire de Tours la traduisit; on trouve leurs noms dans les calendriers romains, grecs et abyssiniens; et comme les contes trompent et plaisent dans tous les lieux, dans tous les temps, et se mêlent à tous les cultes, Mahomet trouvant cette fable ingénieuse, l'adopta dans son Koran.

Ce qui malheureusement loin d'être fa-

buleux, ne fut que trop réel, c'est la puissance colossale du barbare Attila qui ravagea le monde, et se glorifia d'être appelé le fléau de Dieu. Cet orage effroyable, qui, sans le courage des Francs, la valeur de Mérovée et l'habileté d'Aëtius, aurait soumis le globe à un joug plus absurde et plus humiliant que celui qui pèse de nos jours sur les peuples africains, dura près d'un siècle, depuis 376 jusqu'à 463. Aucune irruption de Barbares ne laissa sur son passage plus de ruines. Les Huns faisaient consister leur gloire à détruire, et c'était en changeant les contrées conquises par eux, en de vastes solitudes, qu'ils voulaient signaler leur nom et affermir leur puissance. Les gémissemens de ceux qu'ils opprimaient étaient à leurs yeux d'insolens murmures, dont leur orgueil féroce s'offensait : le bruit des chaînes de leurs captifs, et le silence des tombeaux, pouvaient seuls satisfaire leur soif de dominer.

Lorsque, se précipitant des extrémités de l'Orient vers l'Occident, ils eurent chassé devant eux les Goths et les Vandales, la division s'établit parmi eux, et

l'on put espérer un moment que leurs discordes en délivreraient la terre. Leurs différens chiefstains se livrèrent des combats sanglans. Quelques-uns s'alliaient aux Goths, d'autres prêtèrent leurs armes aux Romains; le grand Théodose lui-même, avait compté parmi ses généraux, un roi des Huns.

Plus tard, les Bavarois, et trois autres nations allemandes, dont leurs dissensions ranimaient le courage, secouèrent le joug de ces sauvages conquérans. L'empereur Théodose II fomentait secrètement cette révolte. Rugilas, qui gouvernait alors la plus nombreuse tribu des Huns, et dont les autres reconnaissaient, quoiqu'à regret, la prééminence, menaça l'empire d'Orient d'une invasion. Théodose effrayé envoya des ambassadeurs pour apaiser ce farouche guerrier. Ils trouvèrent Rugilas mort. Attila et Bléda, ses neveux, lui avaient succédé. Ils reçurent les ambassadeurs dans la plaine de Margus, en Mésie; et, suivant l'ancienne coutume de ces Barbares, ils restèrent à cheval pendant la conférence ouverte pour la paix.

L'empereur se vit obligé de souscrire

aux conditions humiliantes qu'on lui dictait. Il augmenta le tribut qu'il devait payer aux Huns, leur accorda un port franc sur le Danube, et renonça solennellement à toute alliance avec leurs ennemis.

Ce fut à cette époque que les Grecs et les Romains virent pour la première fois le redoutable Attila. Ce prince, fils de Mondone, offrit à leurs regards l'horrible figure d'un calmouck, une tête large, un teint basané, un nez applati, une taille courte et carrée, et un regard à la fois faux et féroce. Il s'était déjà fait remarquer par sa cruauté et par sa passion pour la guerre, dans laquelle il déployait plutôt les talens d'un général que la valeur d'un soldat. On ne lui reconnaissait qu'une vertu, la fidélité à remplir ses engagemens; il était esclave de sa parole.

Né pour dominer, il s'était habilement servi de l'ignorance superstitieuse de ses sujets, qui le croyaient plus qu'un homme. Un pâtre s'étant aperçu qu'une de ses génisses s'était blessée au pied, et cherchant la cause de cet accident, découvrit une pointe d'épée qui sortait de la terre. Il creuse le sol, il en tire un glaive qu'il

porte au roi. Attila sut persuader à ses peuples, qu'on avait retrouvé l'épée de Mars, et que cette arme divine lui donnait des droits incontestables à l'empire de l'univers. L'épée de Mars devint l'idole des Huns. Ils l'entourèrent d'offrandes, et lui dévouèrent comme victime, la centième partie des captifs qui tombaient dans leurs mains.

Tous ces guerriers du nord qui avaient épouvanté l'Europe et l'Asie, tremblaient devant Attila; et, convaincus de sa divinité, ils disaient *que leurs yeux ne pouvaient soutenir le feu de ses regards.*

Attila, qui n'eut de commun avec Romulus qu'un crime, commença son règne comme le fondateur de Rome, par l'assassinat de Bléda, son frère. Après avoir dompté toutes les tribus de sa nation, toutes les hordes de la Scythie, il subjugua en peu d'années tous les peuples germains, se rendit maître des contrées belliqueuses de la Scandinavie. et répandit la terreur dans l'âme des Gaulois et des Bourguignons. On le reconnut enfin comme le monarque de tous les Barbares. Les limites de son vaste empire étaient le Volga,

le Danube, la mer du Nord, le Rhin et les Alpes. Il était également redouté comme guerrier et comme magicien.

Ardaric, roi des Gépides, Valamir, roi des Ostrogoths, abaissant leur couronne à ses pieds, s'honoraient d'occuper dans son conseil les places de ministres. On voyait, rangés en haie, dans son palais rustique, comme gardes de sa personne, et même comme domestiques, une foule de princes et de chefs de tribus, qui avaient rassemblé leurs peuples sous ses drapeaux, et, si l'on en croit les historiens du temps, son armée s'élevait à près de huit cent mille hommes.

Une de ses divisions fit une invasion en Perse; elle étendit ses ravages jusque dans la Syrie. Lorsque l'empereur d'Orient voulut reconquérir l'Afrique, que Rome avait perdue, Attila, cédant aux vœux de Genséric, menaça de la guerre Théodose II, et, par cette diversion, sauva les Vandales.

On ne pouvait conserver longtemps la paix avec un peuple qui n'était qu'une armée. Les Huns prétendirent que le traité de Margus était rompu, et qu'on

leur avait volé, dans le port franc du Danube, un trésor appartenant à l'un de leurs chefs : ils exigèrent qu'on leur rendît cet argent, et qu'on leur livrât l'évêque de Margus. La cour de Byzance, refusant de redresser ces griefs, la guerre fut déclarée. Les Mésiens, craignant la fureur des Barbares, pressaient vivement l'empereur de céder à l'orage ; et, pour se mettre eux-mêmes à l'abri des ravages qu'ils redoutaient, ils formèrent le dessein de livrer l'évêque de Margus aux Barbares.

Celui-ci en fut informé, sacrifia ses devoirs et son pays à sa sûreté, traita secrètement avec Attila, lui livra sa ville, et ouvrit ainsi les barrières de l'empire.

Aussitôt les Huns, comme un torrent furieux, se répandent dans la Mésie, la dévastent, détruisent toutes ses forteresses, livrent aux flammes Syrmich, Neiss, Sardica, Martianopolis, et changent en désert toutes les contrées situées depuis le Pont-Euxin jusqu'à l'Adriatique.

Ces calamités ne purent décider le faible Théodose à sortir de son palais, à

quitter ses chapelets, à suspendre ses processions. Incapable de combattre, il chargea des généraux sans talens de rassembler ses armées. Ceux-ci perdirent une bataille près du Danube, une seconde au pied du mont Hémus, et virent détruire dans une troisième défaite les restes de leurs forces, qui devaient défendre la Chersonèse de Thrace.

Attila ravagea la Macédoine, brûla soixante-dix villes, et s'avança jusqu'aux faubourgs de Constantinople. Les murailles de cette ville et celles d'Andrinople l'arrêtèrent; il ne savait que combattre en plaine, et ignorait l'art des siéges.

Tant de revers jetaient l'Europe et l'Asie dans la consternation. Ce n'étaient point les maux ordinaires que la guerre entraîne à sa suite, qui glaçaient alors les esprits de terreur, on était menacé d'une destruction totale. Tout homme en âge de servir tombait sous le fer des Barbares; les vieillards et les femmes se voyaient tous réduits en esclavage; leur faiblesse même ne les garantissait pas toujours de la mort; et lorsque le nombre trop grand

de ces captifs embarrassait le vainqueur, ils étaient immolés sans pitié.

Cette foule de Romains, dispersés chez les Barbares, ne put les adoucir ni les civiliser. Ces guerriers farouches méprisaient les sciences, et surtout celle des lois. Les artisans leur apprirent quelques métiers ; les médecins s'attirèrent leur respect ; les prêtres en convertirent plusieurs : mais, comme la plupart des pontifes grecs étaient attachés à l'arianisme ; ce fut cette hérésie qui se répandit parmi les conquérans du nord.

Théodose II, que, suivant la coutume, on nommait toujours *Auguste*, et qui prenait le titre d'*invincible*, n'avait plus d'armée à opposer à ses ennemis. Trop lâche pour tenter de réveiller le courage de ses sujets, il ne sortait de son palais que pour aller à l'église. Incapable de combattre Attila, il implora sa clémence, et signa une paix honteuse. Par ce traité, la cour de Byzance céda aux Huns un vaste territoire situé au midi du Danube, depuis Belgrade jusqu'à Nova, en Thrace, et s'assujétit à payer un tribut annuel de deux mille cent livres d'or, ainsi que six

mille livres pour solder les frais de la guerre. L'épuisement des peuples et les infidélités des receveurs de l'impôt, rendirent le paiement de cette contribution lent et difficile.

Au milieu de ce découragement des armées, de ces terreurs de la cour, de cet opprobre de l'empire, une petite ville de Thrace, Asymus, se montra Romaine. Ses habitans, ne voulant pas reconnaître une paix humiliante, sortent de leurs murs, attaquent les Huns, se grossissent d'un grand nombre de déserteurs et de captifs, en forment une armée, livrent bataille aux Barbares, les défont, et les contraignent de sortir de leur territoire.

Sur les plaintes d'Attila, Théodose voulut obliger les Asymontains à exécuter le traité. En hommes généreux, résistant à la cour comme à l'ennemi, ils répondirent que jamais ils ne pourraient regarder le déshonneur comme une loi. Attila et Théodose cédèrent à leur fermeté.

Un des articles de la paix obligeait l'empereur à livrer au roi des Huns tous les Allemands, tous les Goths, tous les Scythes qui avaient déserté ses drapeaux

pour entrer dans les troupes impériales. Les Romains ne pouvaient se décider à sacrifier, à dévouer à un supplice certain, tant d'officiers dont le courage avait brillé dans leurs légions. L'impitoyable Attila pressait l'exécution d'une disposition si dure. Théodose lui envoya une ambassade, dans l'espoir de le fléchir. Il cherchait à gagner Constance, secrétaire d'Attila, qui, pour prix de sa condescendance, exigea qu'on lui donnât pour femme une dame romaine, distinguée par sa naissance et par sa beauté; la veuve du général Armatius fut la victime qui se dévoua, dans cette circonstance, au salut d'un si grand nombre de guerriers.

L'historien Priscus et Maximin, ambassadeurs de Théodose, se rendirent près d'Attila. La relation de ce voyage, par Priscus, fait connaître, avec détail, les mœurs de ces farouches conquérans. Le temps n'était plus où les envoyés romains dictaient des lois aux monarques, et traçaient autour d'eux, avec leur baguette, un cercle dont ils ne pouvaient sortir, avant d'avoir juré d'obéir aux maîtres du monde. Les envoyés de l'empereur, reçus

avec une fierté dédaigneuse, éprouvèrent des humiliations qui vengeaient enfin tant de rois, si longtemps abaissés par l'orgueil romain. On les fit attendre plusieurs jours, avant de leur permettre d'approcher de la résidence de leur vainqueur. Quel spectacle pour des hommes récemment sortis de Constantinople, de cette cité où presque toutes les maisons étaient des palais, où brillaient tout le luxe de l'Orient et tous les arts de la Grèce !

Les ambassadeurs d'un césar, d'un auguste, arrivent supplians dans le village royal d'Attila, dont le palais n'était qu'un bâtiment rustique, en bois, entouré de palissades et de quelques tourelles. Ils traversent une foule de gardes, couverts de vêtemens magnifiques, enlevés aux Grecs et aux Romains, et sont contraints de se courber devant un homme vêtu comme un simple Tartare, sans ornemens, et dont le trône n'était qu'une chaise grossière.

Les envoyés exposèrent avec dignité l'objet de leur mission, employant ces phrases orgueilleuses et ce langage pompeux, consacré par d'antiques coutumes,

mais qui convenait alors si peu à un peuple abattu et dégénéré. Attila ne répondit à leurs discours que par des menaces. « Croyez-vous, leur dit-il, qu'une seule » ville de votre empire puisse prétendre » à subsister, lorsqu'il me plaira de la dé- » truire? » Cependant, après ce premier mouvement de colère, il s'adoucit pour eux, leur donna quelqu'espérance, et les invita à un grand banquet.

Il avait aussi, près de lui, des envoyés de Valentinien. Les ambassadeurs des deux empires furent placés à ce festin, au-dessous de quelques petits princes barbares. Pendant ce long repas, suivant la coutume du nord, on força les convives à boire avec excès; et pour varier leurs plaisirs, on fit jouer devant eux quelques scènes comiques par des bouffons; on fit combattre, en leur présence, des captifs maures; et des guerriers scythes célébraient par leurs chants les victoires d'Attila. Les femmes de ces Barbares, plus libres que celles de l'Orient, étaient admises aux festins, et les épouses d'Attila conversaient familièrement avec les étrangers.

Le roi des Huns avait envoyé près de Théodose un ambassadeur nommé *Edécon*. Pulchérie conservait alors peu de crédit à la cour d'Orient. L'eunuque Chrisaphius, depuis quelque temps, gouvernait l'empereur. Ce vil ministre, de concert avec un de ses amis, nommé *Vigilius*, essaya de corrompre Edécon, pour l'engager à tramer une conspiration contre la vie d'Attila. Edécon feignit d'y consentir. Théodose, malgré sa piété, approuva ce complot meurtrier. Cependant Edécon informa son maître de cette trahison. Attila, plus généreux que les Romains de ce temps, dédaigna d'exercer une facile mais injuste vengeance sur les ambassadeurs qu'il avait entre ses mains.

Cependant Vigilius, qui avait servi d'interprête à ces ambassadeurs, et qui depuis était retourné à Constantinople, revint au camp d'Attila, portant avec lui les trois cents livres d'or promises aux conspirateurs. Attila le fit arrêter, lui fit tout avouer, lui laissa la vie, et envoya une nouvelle ambassade à Constantinople. Eslaw et Oreste étaient chargés de cette mission. Lorsqu'ils furent admis à l'au-

dience de l'empereur, Eslaw dit à ce prince : « Voilà ce que mon maître m'a » chargé de vous faire savoir. Théodose » et Attila descendent tous deux de noble » race. Attila, par ses exploits, a soutenu » la dignité de ses aïeux : Théodose, par » sa faiblesse, s'est montré indigne des » siens ; il s'est dégradé ainsi que son peu» ple, en consentant à payer au vainqueur » un tribut honteux. Par là, il a solen» nellement consenti à devenir le serf de » celui que la gloire et la fortune ont » placé au-dessus de lui. Il devrait, » comme un sujet fidèle, lui obéir et le » respecter, au lieu de conspirer, comme » un vil esclave, contre son maître. »

Le descendant du grand Théodose, assis sur son trône d'or, et qui n'avait jamais entendu que les accens de la flatterie, se vit forcé d'écouter avec autant de confusion que de frayeur, les paroles sévères et la juste réprimande que, du haut de sa chaise de bois, le sauvage Attila lui adressait. Il rougit, se déconcerta, trembla, ne put répondre, livra aux ambassadeurs son eunuque Chrysaphius ; et pour paiser Attila, choisissant les plus grands

personnages de sa cour, lui envoya comme ambassadeurs Nommius et Anatolius, tous deux consulaires, l'un grand trésorier, et l'autre maître général des armées.

Ce qui doit paraître étrange, et ce qu'expliquent cependant les faiblesses de l'amour-propre humain, c'est qu'à cette époque même, où l'empire déchu de sa grandeur se voyait sans défense, livré aux invasions et aux outrages des Barbares, le souvenir de la gloire romaine, le titre de *consul*, la mémoire de tant de puissance et de tant de triomphes inspiraient encore quelque respect. Le choix des ambassadeurs flatta l'orgueil sauvage du roi des Huns. Radouci par cet hommage, il vint au-devant des envoyés de Théodose, lui pardonna, fit grâce même à l'eunuque et à l'interprête, rendit à l'empire plusieurs villes, mit en liberté un grand nombre de captifs, cessa d'exiger qu'on lui livrât les déserteurs, conclut la paix, et reçut, pour prix de la tête d'un vil eunuque, d'énormes tributs qui écrasaient l'empire, et qui auraient suffi à l'empereur pour payer une guerre glorieuse, au lieu d'acheter des Barbares une honteuse paix.

Peu de temps après la signature de ce traité, l'an 450, Théodose, en se promenant, fut renversé par son cheval dans le Lycus, se brisa l'épine du dos, et mourut la quarante-troisième année de son règne, et la cinquante-troisième de son âge.

Il fallait, pour relever l'empire, un caractère héroïque; les grands, l'armée, le sénat et le peuple placèrent Pulchérie sur le trône, et la proclamèrent impératrice. Ce fut pour la première fois que l'on vit une femme régner sur les Romains.

Elle commença son règne par un acte de vengeance, qui en eût été un de justice, si elle avait suivi les formes de la loi. L'eunuque Chrysaphius, sans être jugé, fut décapité à la porte du palais. Le courage et les talens de Pulchérie la rendaient digne de régner; mais le gouvernement d'une femme, contraire aux coutumes, pouvait exciter le mécontentement. Cette princesse ne voulut point s'y exposer: elle épousa un sénateur estimé, nomméMarcien, âgé alors de soixante ans, le revêtit de la pourpre, et l'obligea de jurer qu'il respecterait constamment son pouvoir et sa chasteté.

Marine et Arcadie, sœurs de l'impératrice, avaient comme elle fait vœu de virginité; toutes trois écrivirent ce vœu sur des tablettes enrichies de diamans, qu'elles portèrent en offrande à l'église de Sainte-Sophie. Tout homme, excepté les prêtres, fut depuis ce temps exclu de leur présence; leur palais devint un monastère, et leur cour une communauté religieuse.

Marcien justifia le choix de Pulchérie par la fermeté de son caractère, par la sagesse de sa conduite. Né en Thrace, au sein d'une famille pauvre, il avait été dix-neuf ans domestique, et ensuite compagnon d'armes des généraux Aspar et Ardaburius. Il se distingua sous leurs ordres en Perse et en Afrique. Son mérite lui attira l'estime générale; sa modestie le mit à l'abri de l'envie. Monté sur le trône, il réforma par de sages lois les abus et les actes d'une tyrannie dont il avait longtemps souffert, et il se montra aussi doux pour ses peuples, que fier contre ses ennemis.

Attila lui fit demander avec hauteur le paiement du tribut annuel auquel s'était

soumis Théodose. « Le temps n'est plus,
» répondit Marcien, où l'on offensait impunément la majesté de l'empire. Je
» donnerai volontiers des subsides aux
» princes alliés qui me serviront fidèlement; mais je répondrai aux menaces,
» avec des soldats, du courage et du fer. »

Apollonius, envoyé par Marcien en ambassade près du roi des Huns, lui tint le même langage. Le Barbare furieux menaça de tout exterminer, et d'effacer du monde jusqu'au nom de *Romain*. Il écrivit en ces termes aux deux empereurs : « Attila, ton maître, t'ordonne de
» faire préparer ton palais pour le recevoir ; il viendra bientôt t'y donner ses
» ordres. »

Cependant, comme ce guerrier était encore plus habile que farouche, dès qu'il fut informé des dispositions que faisait Marcien pour le combattre, redoutant cette lutte avec un empereur belliqueux, il le laissa en paix, déclarant qu'il ajournait la conquête de l'Orient jusqu'au moment où il se serait emparé de la Gaule et de l'Italie. Il y marcha; mais le sort y ramenait un guerrier que d'abord il avait

protégé, et qui bientôt, prenant les armes contre lui, l'empêcha d'exécuter ses vastes desseins, et servit de digue à sa fureur.

Aëtius s'était retiré chez les Huns après la mort de Boniface ; mais, revenant bientôt plus terrible, à la tête de soixante mille de ces Barbares, il inspira tant de crainte à Placidie, que cette princesse, n'osant le combattre, se livra totalement à cet ambitieux, et plaça son fils Valentinien sous sa tutelle. Cette prudence, ou cette faiblesse, assura son repos. La cour de Ravenne fut délivrée d'un ennemi formidable, et acquit un salutaire appui.

Aëtius, trois fois consul, maître général des armées, exerça le pouvoir suprême sous le nom de *duc des Romains de l'Occident*. Valentinien n'eut que le titre d'empereur, et jouit en repos de tous les plaisirs d'une cour corrompue, tandis que son général supportait seul le poids des affaires, et soutenait l'empire sur le bord de sa ruine.

Ce guerrier était Scythe de naissance. Son père, nommé *Gaudentius*, avait épousé une romaine. Dans sa jeunesse, Aëtius fut envoyé comme ôtage, d'abord

près d'Alaric, et ensuite dans le camp des Huns. Il dut sa fortune à sa force, à ses talens, à sa beauté. On admirait son adresse à tous les exercices, sa patience dans les revers, son courage au milieu des périls; on disait de lui qu'il était également difficile de *le tromper, de le séduire et de l'intimider*.

Heureux dans les combats, habile dans les négociations, il força les Vandales de respecter les frontières de l'Italie, protégea les Bretons contre les peuples du nord, établit l'autorité de Rome dans une partie de l'Espagne et des Gaules, vainquit les Suisses et les Francs, et les força à combattre, comme auxiliaires, sous les aigles romaines.

Dans le temps de sa disgrâce, cherchant un asile dans le camp d'Attila, il s'était intimément lié avec ce conquérant, et avait même laissé auprès de lui son fils Carpillo. L'épuisement de l'Italie, lorsqu'il prit les rênes du gouvernement, la faiblesse de l'armée, la détresse du trésor, l'obligèrent d'abord, malgré la fierté de son caractère, à payer un tribut au roi des Huns, dans le dessein de retarder

l'approche de l'orage dont il voyait l'Occident menacé.

Profitant habilement des divisions qui existaient toujours parmi les Barbares, sous le règne même du terrible Attila, il trouva moyen de s'attacher un corps nombreux de Huns et d'Alains, dont il satisfit la cupidité, en leur cédant des terrains fertiles dans la Gaule, près de Valence et d'Orléans.

Un autre péril exigeait encore tous les soins de sa prudence, tous les efforts de son courage. La domination des Goths en Aquitaine s'affermissait chaque jour; après le règne glorieux de Vallia, fondateur de ce royaume, Théodoric, fils du grand Alaric, monta sur le trône, et sut régner avec éclat. Loin de se contenter de ses possessions, il voulut s'emparer de la province romaine, et investit la ville d'Arles. Aëtius le força d'en lever le siége; mais bientôt les Goths et les Bourguignons s'étant unis contre Rome, les uns attaquèrent Narbonne et les autres la Belgique. Aëtius, à la tête de sa cavalerie alaine et scythe, défit les Bourguignons, en tua vingt mille, et donna à ceux qui échap-

pèrent de ce combat, un territoire en Savoie. Dans le même temps, huit mille Goths surpris et attaqués tombèrent sous les coups de son lieutenant, le comte Lictorius, qui, par cette victoire, délivra Narbonne.

Après de si brillans succès, Aëtius retourna en Italie; mais, pendant son absence, Lictorius, avec une troupe de Huns, tenta une entreprise téméraire sur Toulouse. Théodoric lui livra bataille, mit ses troupes en fuite, et le fit prisonnier. Cet échec contraignit Aëtius de revenir dans la Gaule. Ayant réuni ses forces, il marcha contre le roi des Goths. Lorsque leurs armées furent en présence, au lieu de combattre, ils négocièrent et conclurent la paix.

Théodoric, qui voulait civiliser ses peuples, envoya ses fils étudier les belles-lettres dans les écoles les plus renommées de la Gaule : cherchant à faire perdre à ses sujets l'habitude de la guerre, pour les attacher à l'agriculture et aux arts de la paix. Il crut assurer sa tranquillité en formant des alliances avec les rois dont il pouvait redouter l'ambition.

Ses deux filles épousèrent, l'une le fils du roi des Huns, et l'autre le roi des Vandales. Le sort trompa ses vœux. L'aînée de ces princesses devint promptement veuve; son mari périt victime d'une conspiration; la seconde était réservée à de plus grandes infortunes.

Son beau-père, Genseric, roi des Vandales, barbare et defiant, croyait tout ce qui l'entourait disposé, comme lui, au crime. Universellement craint et haï, il redoutait tous ceux qu'il faisait trembler. Soupçonnant sa belle-fille de vouloir l'empoisonner, il lui fit couper le nez, les oreilles, et la renvoya, ainsi mutilée, à Théodoric.

Le roi des Goths, indigné de cette atrocité, jura de se venger d'un si sanglant outrage, et conclut avec les Romains un traité dont l'objet était de renverser du trône cet assassin, et d'enlever l'Afrique aux Vandales.

Genseric évita ce danger par une diversion. Ce Barbare, qui ne devait rencontrer partout que des ennemis, trouva un allié digne de lui; il s'unit avec le féroce Attila. Le roi des Huns, sans per-

dre de temps, profita du prétexte qui s'offrait à son ambition, et, à la tête de sa nombreuse armée, il envahit la Gaule. Aucun obstacle n'arrêta d'abord la course de ce torrent dévastateur.

La Justice est si nécessaire aux hommes qu'elle est encore invoquée par ceux qui la respectent le moins, et, en commençant la guerre la plus injuste, les princes les plus ambitieux cherchent par des manifestes à tromper les hommes qu'ils oppriment, les peuples qu'ils moissonnent, et à leur persuader qu'ils ne s'arment que pour soutenir des droits légitimes. Le barbare Attila lui-même, crut nécessaire, en passant le Rhin, de colorer son aggression, en réclamant la main et la dot de la princesse Honoria, fille de Placidie, qui s'était éprise pour sa gloire sauvage, et en annonçant le dessein de replacer sur le trône des Francs le fils aîné de Clodion, qui en avait été chassé par Mérovée. Depuis près d'un siècle, les Francs occupaient la Toxandrie (partie de la Belgique), et les contrées situées sur les rives du Bas-Rhin. Ces peuples avaient cédé le droit de les gouverner, à

une famille qu'on nomma la famille Mérovingienne. Quelques auteurs prétendent que le premier roi de cette race était ce *Maraubaudus* que nous avons vu servir avec éclat dans les armées des Romains. Il paraît que le trône, héréditaire dans la famille, ne passait point directement à l'aîné. Les Francs élisaient parmi les princes de cette maison celui qu'ils croyaient le plus digne de la couronne. Lorsqu'il était élu, on le proclamait en l'élevant sur un bouclier, cérémonie qui rappelait sans doute à ces princes que leur puissance, fondée par les armes, ne pouvait être soutenue que par elles. Les princes de la famille Mérovingienne portaient, pour se distinguer, une longue chevelure. On les appellait *Reges criniti* (rois chevelus). Tous les autres Francs se rasaient le derrière de la tête; ils avaient de longues moustaches; on les distinguait des autres Barbares par la hauteur de leur taille, par la fierté de leurs yeux bleus: ils portaient des habits étroits, et se servaient d'une lourde épée; un immense bouclier les couvrait presque entièrement. Leur

course était rapide; ils traversaient à la nage les plus grands fleuves, excellaient à manier la hache, à lancer le javelot, et s'étaient acquis par leurs exploits une grande réputation de bravoure. On croit généralement que la nation des Francs était une confédération formée par des tribus sorties de différens peuples de la Germanie, et qu'ils devaient leur nom à leur amour pour la liberté.

Une autre confédération, sortie de la même source, avait donné à ceux qui la composaient le nom d'*Allemands*, probablement pour rappeler que c'était des hommes sortis de toutes les nations connues dans le Nord.

Le premier des rois chevelus dont on ait cité des conquêtes dans la Gaule était *Clodion;* il faisait sa résidence dans une forteresse nommée *Dispargum.* Ce roi, voyant Rome occupée à lutter en Italie contre les Barbares, et trouvant la seconde Belgique sans défense, s'empara de Cambray et de Tournay. Il porta ses armes jusques aux rives de la Somme. Tandis que, fier de ses succès, il célébrait les noces de son fils, et que tout son

camp se livrait à la débauche, qui, chez les Barbares, était inséparable de pareilles fêtes, il se vit, pendant la nuit, au milieu d'un festin, surpris et attaqué par l'infatigable Aëtius. Les Francs, plongés dans l'ivresse, n'eurent ni la force, ni le temps de prendre leurs armes; les Romains renversèrent leurs tables, pillèrent leur camp, s'emparèrent de leurs chariots, et emmenèrent captives les princesses et toutes les femmes qui assistaient à ces noces.

Clodion, forcé de fuir, répara cet échec réunit sa troupe, et combattit si vaillamment Aëtius, que cet habile général ne put lui enlever ses conquêtes, dont Trêves et Cologne faisaient partie.

Lorsque Clodion mourut, ses deux fils se disputèrent le trône; Mérovée, le plus jeune, se rendit à Rome, pour implorer la protection de Valentinien. Aëtius traita ce prince comme s'il l'avait adopté pour fils, lui promit de puissans secours, et le renvoya dans la Gaule avec de magnifiques présens. Dans le même temps, son frère aîné sollicitait l'appui d'Attila, qui, sur sa demande,

entra dans la Gaule, promettant de lui rendre le sceptre que les Romains lui enlevaient.

L'autre motif pour lequel Attila prétendait s'armer devrait paraître plus romanesque qu'historique; mais les passions rendent vrai ce qui souvent n'est pas vraisemblable. La princesse Honoria s'était laissé séduire par un chambellan nommé Eugène. La sévère Placidie, sa mère, la bannit de sa présence et l'envoya à Constantinople. Honoria, vive et passionnée, ne put supporter la vie austère qu'on menait dans ce palais, que Pulchérie et ses sœurs avaient changé en couvent. La renommée d'Attila séduisit son ardente imagination; les mœurs sauvages des Huns, l'âpreté du caractère de leur chef lui semblaient préférables aux rigueurs monastiques de la cour de Byzance. Au mépris de tous ses devoirs de femme, de princesse et de Romaine, elle écrivit au Barbare, lui envoya son anneau, lui donna sa foi et le conjura de la réclamer comme son épouse.

Dans les premiers momens, Attila ne répondit que par un froid mépris à cette

démarche extravagante. Dédaignant les liens d'un chaste hymen, il prenait et abandonnait plusieurs femmes au gré de ses caprices, et le palais rustique de ce guerrier sauvage, semblable aux sérails des princes actuels de l'Orient, était rempli de beautés de différens pays, qui s'y voyaient traitées plus en esclaves qu'en épouses.

Cependant lorsque le roi des Huns forma le dessein d'envahir la Gaule, inspiré par son ambitieuse politique, et non par un frivole amour, il demanda aux cours de Ravenne et de Constantinople qu'on remît Honoria entre ses mains, et qu'on lui donnât pour dot une partie du domaine impérial. C'était renouveler les insolentes prétentions que, jadis, les *Tanjoux*, ses ancêtres, avaient osé former sur les princesses de la Chine.

Il éprouva le refus qu'il attendait on lui déclara que la princesse était liée par d'autres nœuds, et que d'ailleurs, suivant les coutumes romaines, les femmes n'avaient aucun droit de succession à l'empire. La famille d'Honoria la força d'épouser un homme obscur, et on l'exila

dans une petite bourgade, en Italie, où elle termina, au bout de quelques années, sa honteuse carrière.

Dès qu'Attila donna le signal de la guerre, tous les peuples barbares accoururent à sa voix, des côtes de la mer Baltique, des rives du Volga, des bords du Danube, et se réunirent au confluent du Rhin et du Neker. Une troupe de Francs, conduits par le fils aîné de Clodion, leur servit de guides. La Gaule consternée paraissait frappée de stupeur, et se montrait semblable, non à un guerrier qu'on attaque, mais à une victime que l'on sacrifie, à un criminel qui reçoit et va subir son arrêt.

Les historiens du temps ne parlent de cette invasion que comme d'un incendie. Les Barbares massacraient indifféremment les enfans, les femmes, les vieillards. Un grand nombre de villes périrent dans les flammes. Metz toute entière fut détruite. La férocité des Huns n'y laissa subsister qu'une petite chapelle. Les écrivains ecclésistiques de cette époque, en racontant ces désastres, ne citent que les miracles, qui, au défaut de soldats, arrêté-

rent quelquefois la marche de ces dévastateurs. Selon leur reçit, les prières d'une jeune vierge de Nanterre, sainte Geneviève, sauvèrent Paris, et parvinrent à en éloigner Attila. Le roi des Huns ayant passé l'Yonne, près d'Auxerre, vint camper sous les murs d'Orléans. Ce fut là, pour la première fois, qu'il trouva des portes fermées et des remparts défendus.

Le roi des Alains, avait secrètement promis de lui livrer les Romains et la ville. Ce complot fut découvert et déjoué. Saint Aignan, évêque d'Orléans, ranima le courage de ses concitoyens. La garnison combattit avec opiniâtreté, et donna le temps au brave Aëtius de venir à son secours.

Le général romain avait conclu une alliance avec Théodoric, roi des Visigoths; tous deux marchèrent contre les Huns avec une armée nombreuse, que grossissait un grand nombre de guerriers bourguignons, saxons et ripuaires. On y remarquait surtout une foule intrépide de Francs que commandait Mérowée. Informé de leur approche, le roi des Huns leva le siége et se retira, dans le

dessein de se rapprocher des divisions qu'il avait laissées derrière lui. Les Romains, les Visigoths et les Francs le poursuivirent sans le laisser respirer. Cette retraite ne fut qu'un combat continuel. Enfin les deux armées s'étant arrêtées dans les vastes plaines de Châlons, après quelques heures de repos, se livrèrent bataille *.

Ce jour devait décider des destinées de l'Occident : Attila, dont ce grand péril augmentait la férocité naturelle, parcourt ses nombreuses lignes, composées de Barbares de tous les climats. Les rois, les princes, les héros du Nord qui le suivent en foule, semblent plutôt ses esclaves que ses compagnons, et, osant à peine lever les yeux sur lui, ils attendent ses ordres dans un respectueux silence : « Vous » avez tout à espérer, rien à craindre, » leur dit-il, je vous commande et Mars » vous protège : mes exploits passés vous » promettent la victoire ; la lâcheté des » Romains est le garant de leur défaite. » Qui pourrait nous arrêter ? serait-ce ces

* An de Jésus-Christ, 451.

» Francs, divisés entr'eux, et dont la
» moitié combat sous nos enseignes? se-
» rait-ce ces Visigohts, ces Bourguignons,
» qui depuis tant d'années fuient devant
» nous, et s'arrêtent ici plus par lassitude
» que par courage. Marchez avec une
» pleine confiance; rien n'est au-dessus
» de vous, que le destin maître de l'uni-
» vers. Aucun mortel n'échappe à ses dé-
» crets, il tue l'homme faible dans la fuite,
» dans le repos, dans la paix, et sauve le
» brave au milieu de tous les périls de
» la guerre. Je ne vous dis plus que cette
» seule parole : inspiré par les dieux, je
» lancerai le premier dard, et je dévoue-
» rai les lâches à une mort inévitable. »

Jornandès, historien des Goths, prétend que dans l'antiquité on ne vit jamais des passions plus féroces, des combattans plus nombreux, une bataille plus sanglante et plus opiniâtre.

L'espérance de pouvoir, après la victoire, piller et ravager à leur gré, sans obstacles, les plus riches contrées du monde, redoublait le courage et l'ardeur des guerriers d'Attila.

Les troupes d'Aëtius, de Théodoric, de

Mérovée, combattaient avec la fureur du désespoir; chacun savait qu'il fallait mourir ou vaincre, pour sauver sa liberté, son honneur, sa famille, sa patrie. Si les Huns restaient vainqueurs, l'Europe devenait barbare.

Tant de motifs enflammaient la bravoure, et permettaient peu de penser aux combinaisons de la tactique. Au lieu de manœuvrer, on se précipitait les uns sur les autres, on combattait corps à corps. Cette longue bataille ne fut qu'une affreuse mêlée.

La masse des Huns parvint à enfoncer le centre de leurs ennemis, et à le séparer des deux aîles. Après des prodiges de valeur, Théodoric, blessé, tombe et meurt, entouré de ses plus braves guerriers, qui voulaient lui faire un rempart de leur corps. On dit que les aruspices, consultés par Attila, lui avaient prédit qu'il serait vaincu, mais que son plus dangereux ennemi périrait. Au moment où les Huns, poussant leurs avantages, faisaient retentir l'air des chants de victoire, *Thorismond*, prince des Visigoths, descend d'une colline avec un corps de réserve, enfonce à son tour les Barbares,

ranime ses alliés, et change la face du combat. De toute part on se jette sur les Huns, on en fait un affreux carnage. Attila, comme un lion rugissant, fait d'inutiles efforts pour ramener ses soldats à la charge; pour la première fois la terreur les rend sourds à ses ordres; ils prennent la fuite et se sauvent dans leur camp, où ils se retranchent, selon leur coutume, derrière leurs nombreux chariots.

Cent cinquante mille cadavres couvraient le champ de bataille; des récits, probablement exagérés, doublaient ce nombre. Les Visigoths, vainqueurs, proclamèrent roi, sur ces sanglants trophées, l'intrépide Thorismond. Il conseillait à ses alliés d'assiéger Attila dans son camp, mais l'habile Aëtius, qui ne redoutait plus les Huns, et qui croyait nécessaire, pour maintenir les Goths dans son alliance, de ne pas détruire complétement Attila, s'opposa à ce dessein. Il se chargea de défendre la Gaule, et décida Thorismond à partir pour Toulouse, afin de s'assurer un trône, que pouvaient lui disputer quelques rivaux.

Après son depart, Aëtius et Mérovée, har-

celant sans cesse le roi des Huns, que le défaut de vivres et l'affaiblissement de son armée forçaient à la retraite, le battirent encore en plusieurs rencontres, et le poursuivirent jusqu'en Thuringe. Les soldats d'Attila, en traversant le pays des Francs, commirent d'horibles cruautés, massacrèrent les prisonniers, égorgèrent les ôtages, et firent écarteler deux cents jeunes femmes par des chevaux sauvages. Dans la suite, ces atrocités furent les motifs ou les prétextes de la vengeance que le fils de Clovis exerça en Thuringe.

Attila vaincu, loin d'être découragé, espéra qu'il se dédommagerait en Italie des revers qu'il avait éprouvés dans la Gaule. Ayant pressé de nouveau sans succès les deux cours impériales de lui livrer Honoria, il franchit les Alpes, et investit Aquilée. * On vit pour la première fois, pendant ce siége, les Huns se servir des machines de guerre, et employer les arts de la civilisation pour détruire les peuples civilisés.

Les Romains dégénérés auraient seuls

* An de Jésus-Christ, 452.

été incapables de résistance; mais une troupe de Goths qui était à leur solde, et que commandaient les princes *Alaric* et *Antala*, relevèrent leur courage.

La résistance fut aussi vive que l'attaque : après trois mois d'efforts inutiles, les Huns demandaient qu'on levât le siége, lorsque Attila, voyant une cigogne qui s'envolait du haut d'une tour de la ville, dit à ses soldats : « Ce présage nous an-
» nonce un prompt succès; cet oiseau do-
» mestique ne quitterait pas son asile, s'il
» ne prévoyait pas la destruction du lieu
» de sa retraite. » Ces paroles remplirent d'espérance et d'ardeur les Barbares découragés; ils se précipitèrent sur les murailles d'Aquilée, la prirent d'assaut, la livrèrent au pillage, la rasèrent et la réduisirent en cendres. Après cette victoire Attila ne rencontra plus, au lieu de Romains armés, que des esclaves tremblans, qui sacrifiaient leur honneur pour sauver leur vie. Padoue, Vicence, Vérone, Bergame, Pavie, Milan même, se soumirent. Dans cette dernière ville, Attila ayant vu un tableau qui représentait l'empereur sur son trône, et des princes scythes pros-

ternés devant lui, le fit brûler et le remplaça par un tableau où lui-même était peint sur son trône, recevant les hommages des deux empereurs, qui déposaient leurs trésors à ses pieds.

Ces hordes de Barbares ne se bornaient pas au pillage; elles dévastaient les champs, abattaient les arbres, brûlaient les chaumières. Loin de les réprimer, Attila encourageait leurs excès, et disait avec orgueil que *l'herbe ne croîtrait jamais où son cheval avait passé.* Ce terrible fléau répandait partout la terreur, tandis qu'il aurait dû réveiller les courages. Chacun, loin d'oser défendre sa patrie, ne songeait qu'à l'abandonner. Bientôt la Lombardie et la Vénetie furent désertes; leurs habitans cherchèrent un refuge dans les îles du golfe Adriatique. Un prince des Goths les comparait à des poules d'eau, qui déposent leurs nids au milieu des vagues. Vénise dut sa naissance à ces émigrations. L'intérêt commun unit tous les exilés; la nécessité excita leur industrie et les rendit commerçans. La république qu'ils formèrent était composée de douze îles, gouvernées chacune par un tribun.

Cet état naissant se consolida sous la protection des princes des Goths, et parvint depuis à une haute prospérité.

Les Francs et les Visigoths, qui s'étaient alliés avec Aëtius, dans le dessein de chasser les Huns de la Gaule, refusèrent de se joindre à lui pour défendre contre eux l'Italie. Ce grand général prouva que le succès dépend plus de l'habileté du chef que du nombre des soldats, et qu'il était, suivant les circonstances, aussi prudent qu'intrépide.

A la tête d'un faible corps de troupes d'élite, il sut contenir Attila sans se compromettre, le harceler sans-cesse, lui couper les vivres, éviter les batailles, et réduire la guerre en affaires de poste. Ce nouveau Fabius profitait de toutes les chances favorables, minait les forces de l'ennemi, ménageait les siennes et gagnait du temps, ce qui est tout gagner dans les guerres d'invasion.

Tandis que les talens d'un seul homme luttaient ainsi contre la destinée, le lâche Valentinien, cédant à ses terreurs, fuyait de Ravenne, se retirait à Rome, et voulait abdiquer un pouvoir dont le péril, à

ses yeux, enlevait tous les charmes. Il proposait bassement au sénat et au peuple d'abandonner avec lui l'Italie. Ils ne lui permirent pas de suivre ce pusillanime dessein ; mais, comme on ne pouvait le décider à tenter le sort des armes pour s'affranchir, on lui conseilla d'essayer la voie des négociations.

Les ambassadeurs qu'il chargea de se rendre près d'Attila furent le consulaire *Avienus*, *Trigetius*, préfet du prétoire, et le pape *Léon*, qui dut à sa fermeté, au milieu des malheurs publics, le surnom de *Grand*.

Ils trouvèrent, par un contraste qui faisait cruellement sentir la différence des temps, le féroce Attila, cet impitoyable dévastateur du monde, campé sur l'héritage du favori d'Auguste, de l'immortel Virgile. Plusieurs motifs disposaient le roi des Huns à la paix. Aëtius, par sa temporisation, avait lassé sa patience. Il était fatigué des blessures continuelles que lui faisait cet habile ennemi, aussi prompt dans la retraite que dans l'attaque, qu'il rencontrait partout, et ne pouvait arrêter nulle part.

Ses guerriers sauvages, énervés par les débauches, ne résistaient plus à la chaleur du climat. Une fièvre contagieuse se répandait dans son armée. Attila, quoique impie, était superstitieux ; il craignait, d'après les prédictions de ses devins, d'éprouver le sort d'Alaric, et de mourir comme lui, s'il entrait dans Rome. Les historiens du temps ajoutent que la gravité, l'éloquence de Léon et la majesté de ses habits pontificaux le frappèrent de respect ; enfin que les apôtres Pierre et Paul lui étaient apparus, et l'avaient menacé des vengeances du ciel, s'il persistait à vouloir détruire l'empire romain. Le célèbre Raphaël donna depuis à cette fable, par un tableau, le sceau de l'immortalité. Ce qui est certain, c'est que les ambassadeurs romains furent accueillis favorablement, et, en peu de jours, conclurent la paix.

Attila promit d'évacuer l'Italie, à condition qu'on lui livrerait Honoria avec une riche dot; il déclara en même temps que, si la princesse n'arrivait pasdans ses États à l'époque convenue, il reviendrait avec une plus nombreuse armée porter

le fer et le feu dans l'Italie, et détruire Rome de fond en comble.

Fidèle à sa parole, il partit promptement et retourna dans son palais rustique, sur les bords du Danube. Quoiqu'il attendît Honoria, insatiable de plaisirs comme de conquêtes, il augmenta le nombre de ses femmes, et contraignit une riche et belle captive, nommée *Ildico*, à l'épouser. Cet hymen, formé par la violence, causa sa perte, et le désespoir d'une femme délivra la terre d'un monstre que n'avaient pu détruire les plus formidables armées. Pour célébrer ses noces, le roi des Huns avait employé une journée et la plus grande partie de la nuit en fêtes et en festins : plongé dans l'ivresse, il se retira enfin avec sa femme, que la haine, au lieu de l'amour, guidait près de lui. Le lendemain matin, ses guerriers, surpris de ne point le voir paraître, pénètrent dans sa tente et le trouvent mort et baigné dans son sang. Les Barbares répandirent le bruit qu'il avait péri à la suite d'une violente hémorragie; mais les Romains attribuèrent sa mort à la vengeance d'*Ildico*.

Son armée célébra ses funérailles avec la pompe des Barbares; on chanta des hymnes pour immortaliser ses exploits; les regrets donnés à la perte d'un guerrier si vaillant furent suivis de grands festins, où le délire de l'ivresse se joignait bizarrement à celui de la douleur. Les escadrons guerriers des Huns firent retentir bruyamment l'air de leurs armes, autour du corps de leur héros; suivant leur coutume, ils se frappaient, déchiraient cruellement leurs visages, et mêlaient aux éloges qu'ils lui prodiguaient, cette terrible vérité : que l'hommage le plus digne d'un tel chef, *était non des larmes ordinaires, mais des larmes de sang*. On enferma ses restes dans un magnifique cercueil et pour qu'ils fussent à l'abri de toute insulte, imitant ce qui avait été fait pour Alaric, on immola les ouvriers qui avaient creusé son tombeau.

L'empire d'Attila, presqu'aussi étendu que celui d'Alexandre, n'eut pas une plus longue durée, et survécut peu à ses funérailles. Les fils qu'il avait eus de tant de femmes différentes se divisèrent; les chefs des tribus se firent la guerre. *Hellac,*

fils aîné d'Attila, soutenu par un grand parti, fut attaqué par des chefs qui voulaient se rendre indépendans. Il leur livra bataille en Pannonie, et perdit à la fois la couronne et la vie. *Ardaric*, son vainqueur, après lui avoir tué trente mille hommes, gouverna une partie de ses états. On l'appela *roi des Gépides*; il régna dans le palais d'Attila, et sur les contrées qui s'étendaient jusqu'à la mer Noire. Les Ostrogoths formèrent un royaume séparé, depuis Vienne (Autriche) jusqu'à Syrmium. Dinginsich, un autre fils d'Attila, à la tête de quelques tribus, se défendit, en Thrace, quinze ans contre ses rivaux, attaqua l'empire d'Orient, et périt dans un combat. Enfin *Sessac*, dernier fils d'Attila, se retira en Scythie avec les Huns les plus attachés à la mémoire de son père, mais ils en furent dans la suite chassés par les Avares et par les peuples de Sibérie, qui dispersèrent les derniers débris de ce fléau du monde.

Lorsque Attila et son empire s'écroulèrent, Placidie n'existait plus. Cette princesse mérita et conserva une juste célébrité. Elle fit tout ce qu'une femme pou-

vait faire. Son courage personnel n'aurait pu défendre l'empire ; sa prudence le sauva, et, sacrifiant ses ressentimens et son amour-propre blessé, elle sut, en rendant sa confiance au brave Aëtius, donner à Rome un appui qui retarda sa ruine. Elle se montra aussi juste qu'habile. Tous les princes devraient avoir constamment sous les yeux ces belles paroles qu'on trouvait à la tête d'une de ses lois : « La » majesté souveraine, disait-elle, se fait » honneur en reconnaissant qu'elle est » soumise aux lois ; la puissance de ces » lois est le fondement de la nôtre. Il y a » plus de grandeur véritable à leur obéir, » qu'à vouloir commander sans elles. Par » le présent édit, nous nous félicitons de » montrer à nos sujets quelles sont les » bornes que nous prétendons mettre à » notre autorité.

Valentinien avait atteint l'âge de trente-cinq ans lorsqu'il perdit sa mère. Tant qu'Attila lui inspira quelque crainte, il se montra plutôt le disciple d'Aëtius que son souverain ; il le combla de faveurs, et lui promit de prendre pour gendre son fils Gaudentius, auquel il destinait Eudoxie,

sa fille. Mais dès qu'il crut qu'il n'avait plus de dangers à redouter, sa reconnaissance fit place à l'envie, et, ne pouvant supporter la gloire d'un grand homme qui sauvait l'empire, il résolut de s'en défaire.

Aëtius, indigné de cette ingratitude, prit les armes contre lui, et l'amena bientôt par la peur à une réconciliation. Trop confiant, comme tous les hommes courageux, Aëtius crut à la sincérité de ce prince lâche et perfide, et se rendit sans gardes dans le palais, pour presser l'empereur de célébrer, comme il en était convenu, les noces de Gaudentius.

Valentinien, violant tous les droits de la reconnaissance, de l'humanité, de la justice et de l'hospitalité, l'accabla de reproches dès qu'il le vît, tira son épée, et l'enfonça dans le sein du guerrier qui avait soutenu sa couronne : jusqu'alors l'empereur n'était que méprisé, depuis ce moment la haine générale succéda au mépris. Vainement il s'efforça de colorer ce crime et de justifier cet assassinat en déclarant qu'Aëtius prétendait au pouvoir suprême. Un sénateur

lui répondit : « J'ignore quels peuvent » être vos motifs, mais ce qui est cer» tain, c'est que vous avez agi comme » un insensé qui se servirait de sa main » gauche pour couper sa main droite. » On trouvait ce prince si indigne du trône, que sortant tout-à-coup de sa longue servitude, le sénat parut vouloir reprendre son ancienne indépendance.

Cependant Valentinien, marchant sur les traces d'Héliogabale et de Caligula, ne faisait consister la jouissance du pouvoir suprême que dans la violation des lois, et dans le mépris de tous ses devoirs. Abandonné sans frein aux débauches les plus scandaleuses, il dédaignait sa femme, et outrageait la pudeur des dames romaines les plus distinguées. L'épouse du sénateur *Pétronius Maximus* l'enflamma par sa beauté, et, comme il n'espérait pas la séduire, il résolut d'employer l'artifice et la violence pour satisfaire ses coupables désirs. Ayant invité Pétronius à venir jouer avec lui, il trouva le moyen de lui gagner tout son argent et même son anneau. Dès que cet anneau fut dans ses mains, il chargea un affran-

chi de le présenter à la femme de Pétronius et de lui dire que son mari voulait qu'elle vînt au palais. Elle y arriva sans défiance, y fut enfermée et devint la victime du tyran qui ne respectait aucune vertu. Après l'avoir outragée, Valentinien la renvoya audacieusement chez elle; elle y porta sa honte, sa douleur, et enflamma son époux de la soif d'une juste vengeance.

Parmi les gardes de l'empereur, il en restait plusieurs qui regrettaient Aëtius, et ne cherchaient que l'occasion de punir son meurtrier. Maximus Pétronius les encouragea par des présens et par des promesses; ils formèrent une conspiration dont aucun ne trahit le secret, et, un jour, entourant l'empereur, au moment où il assistait dans le champ de Mars aux jeux militaires, ils se jetèrent sur lui et le poignardèrent, ainsi que son vil favori, l'eunuque Héraclius.

La vie honteuse et la mort tragique de ce prince, l'incertitude du sénat, la dépravation du peuple, l'audace renaissante des Barbares, depuis qu'Aëtius n'existait plus, semblaient présager à

Rome une destruction prochaine et l'accomplissement de la prédiction faite à Romulus, lorsque douze vautours s'offrirent à ses regards. Les devins déclarèrent alors que Rome serait détruite douze siècles après sa fondation. Les Romains consternés se rappelaient avec terreur cet oracle; un présage plus sûr de leur ruine était la perte totale de leur courage et de leurs vertus. On les voyait alors, tremblans, fuir leur patrie, s'enfermer dans les monastères où chercher une honteuse sécurité dans les camps des Barbares. La Gaule était ravagée par les Francs, les Goths et les Bourguignons. Les patriciens, dont les provinces n'alimentaient plus les richesses, ne pouvaient plus, comme autrefois, protéger leurs cliens, et nourrir la multitude. L'Afrique était perdue sans retour, les Vandales, enrichis par le pillage de l'Espagne et de la Sicile, fondaient une nouvelle Carthage sur les ruines de l'ancienne, et qui devait bientôt flétrir les lauriers et renverser la patrie des Scipions. Tel était l'état déplorable de l'em-

pire d'Occident, lorsque Valentinien mourut *.

En Occident, MAXIMUS, AVITUS, MAJORIEN, SÉVÈRE, ANTHÈME, OLIBRIUS, GLYCÉRIUS, JULIUS-NÉPOS, AUGUSTULE. Généraux barbares, GENSÉRIC, RICCIMER, ORESTE et ODOACRE. Empereurs d'Orient, MARCIEN, LÉON, ZÉNON.

Pétronius Maximus, personnage consulaire, fut élu pour lui succéder; sa grande fortune, son caractère, son amour pour la philosophie, lui concilièrent tous les suffrages. Avant de parvenir au pouvoir suprême, il en parut digne, et désira le sceptre. Mais dès qu'il le posséda, il n'en sentit plus que le poids. Effrayé de tous les périls qui le menaçaient, il dit en soupirant, à Fulgentius, l'un de ses amis: « Ah! que

* An de Jésus-Christ, 455.

» j'envie le sort de ce Syracusain, de
» ce Damoclès, dont un seul festin vit
» commencer et finir le règne. »

La femme de Pétronius, nouvelle Lucrèce n'avait pu survivre à son déshonneur : Maximus, dont la mort du tyran n'avait pas assouvi la vengeance, força la veuve de Valentinien, l'impératrice Eudoxie, de l'épouser. Lorsqu'on eut célébré ses noces, l'empereur commit l'imprudence d'avouer à sa nouvelle épouse que c'était lui qui avait dirigé contre Valentinien le poignard de ses meurtriers. L'impératrice, indignée de se voir dans les bras de l'assassin de son époux, écrivit secrètement, si l'on en croit quelques historiens, à Genséric, roi des Vandales ; le conjura de venir la venger, et l'assura que le désordre qui régnait dans l'empire ne devait lui faire craindre aucun obstacle qui pût l'arrêter. Tout à coup on apprit que Genséric, à la tête d'une flotte nombreuse, avait paru à l'embouchure du Tibre.

L'approche d'un ennemi excitait autrefois la fureur dans Rome ; alors, elle n'y répandit que la terreur.

Maximus, loin de songer à réveiller les courages, proposait lâchement au sénat de fuir avec lui. Le peuple, informé qu'on veut l'abandonner, s'irrite, s'ameute. Maximus se présente à lui pour le calmer; un soldat le frappe, et la multitude furieuse déchire et traîne son corps dans les rues. Trois jours après, Genséric et les Africains parurent aux portes de Rome. Le pape Léon, qui seul alors montrait quelque fermeté, alla trouver le roi des Vandales dans son camp, et obtint de lui que Rome serait préservée de l'incendie, du pillage, et les citoyens désarmés, de la mort.

Les Africains ne respectèrent pas la parole de leur roi; ils traitèrent la ville comme s'ils l'avaient prise d'assaut. La nouvelle Carthage vengea l'ancienne, et, pendant quatorze jours et quatorze nuits, Rome, livrée au pillage, vit ses monumens détruits, ses maisons livrées aux flammes, ses citoyens égorgés, et fut exposée à tous les outrages que peut commettre une fureur qui se croit justifiée par tant de siècles d'humiliation.

On transporta dans la patrie d'Annibal

les dépouilles de sa rivale, et entre autres les trésors du temple de Salomon *.

Eudoxie, qui avait attiré la foudre sur Rome, n'en fut pas épargnée. Regardée avec horreur par les Romains, traitée avec mépris par les vainqueurs, ils la punirent eux-mêmes de sa trahison, lui enlevèrent ses richesses, et l'emmenèrent en servitude.

Les sénateurs, les patriciens, séparés de leurs femmes, tombèrent dans les fers des Barbares, et l'on ne rendit la liberté qu'à ceux qui trouvèrent dans leurs vastes domaines le moyen de payer leur rançon.

Quoique Rome fût tombée sous les coups de Genséric, l'on pouvait dater la chute de l'empire de la mort d'Aëtius. Dès que ce grand homme cessa de le soutenir par son courage et son activité, les Francs s'étendirent jusqu'aux rives de la Seine.

Les Goths envahirent le centre de la Gaule. Les Saxons en infestèrent les côtes; il ne restait aux Romains, dans ces contrées, que les provinces appelées aujourd'hui la Provence, le Lyonnais, l'Auvergne et le Berri.

* An de Jésus-Christ, 455.

Avitus, Gaulois, né en Auvergne, et nommé au commandement des armées par Maximus, défendit quelque temps avec bravoure ces faibles restes de la grandeur romaine. Théodoric, roi des Visigoths, s'allia avec lui, le fit élire empereur par les légions, et fit confirmer son élection par Marcien, empereur d'Orient.

Genséric, après avoir saccagé Rome, dédaigna d'y régner, et retourna en Afrique, chargé de butin. Les ombres du sénat et du peuple romain se soumirent en murmurant au nouvel empereur que Théodoric venait de leur donner, et ce choix leur semblait un surcroît d'affront. Ils n'échappaient au joug d'un Vandale, que pour voir régner sur eux un Gaulois.

Théodoric, frère et successeur de Thorismond, soutint fidèlement son allié Avitus qu'il avait couronné; il combattit les Suèves, qui voulaient s'emparer de l'Espagne, et les détruisit presque entièrement près d'Astorga.

Avitus, fort de son appui, après avoir pacifié la Gaule, se rendit à Rome. Son

gendre, le célèbre poète *Sidonius Appollinaris*, prononça son panégyrique en six cents vers. La puissance des empereurs était tombée, mais non l'habitude de la flatterie, et ces idoles, presque renversées, recevaient encore de l'encens.

Avitus, par sa conduite, dissipa bientôt l'espoir que ses premières actions avaient fait naître. Il se livra aux voluptés, et se rendit aussi méprisable par ses excès, que Valentinien. Un guerrier vaillant, nommé *Riccimer*, commandait alors les Goths auxiliaires, qui composaient en Italie la seule force réelle des Romains. Ce général, ayant attaqué et battu les Vandales qui voulaient encore descendre en Italie, devint bientôt, par l'estime publique, le maître de l'empire. Dans les temps de faiblesse et de calamité, tout se rallie autour du point qui montre encore quelque force. Riccimer, connaissant le mépris qu'inspirait Avitus, marcha contre lui, le vainquit dans un combat près de Plaisanee, le fit prisonnier, le déposa et lui laissa la vie. Mais, pour l'empêcher de reprendre le sceptre, il le força d'en-

trer dans les ordres sacrés, et d'accepter l'évêché de Plaisance.

Peu de jours après Avitus, instruit que le sénat voulait le faire mourir, prit la fuite pour se retirer en Auvergne, et périt en route.

En traçant le triste tableau de la décadence de l'empire, nous sommes arrivés au moment où les événemens ne nous offrent plus que l'histoire de quelques illustres Barbares, au lieu de celle des Romains. Les consuls n'ont point d'autorité, les empereurs ne sont que des fantômes, le sénat qu'un vieux monument détruit, les légions ne présentent plus à nos regards que des soldats étrangers, et le peuple-roi est enfin si avili, que les conquérans qui le foulent aux pieds dédaignent de le gouverner.

Riccimer, né parmi les Suèves, gendre du fameux Vallia, et compagnon d'armes d'Aëtius, ordonna au sénat romain d'élire, pour empereur, Majorien. Ce choix était tel qu'on devait l'attendre d'un guerrier si respecté. Le célèbre Aëtius avait récompensé son mérite et ses brillantes actions par un avancement rapide. Re-

vêtu de la pourpre, il répondit par sa justice et par son courage à l'attente publique. Procope, et même Sidonius Appollinaris, font en peu de mots un grand éloge de ce prince. « Il fut, disent-ils, » chéri par les Romains et redouté par » leurs ennemis. »

Il écrivit en ces termes au sénat : » Je » ne désirais point une élévation qui me » plaçât au milieu de tant de périls, mais » c'est précisément lorsque le trône de» vient un poste si dangereux, que j'au» rais cru, en le refusant, montrer une » lâcheté indigne d'un Romain. Loin » d'oublier, au faîte du pouvoir suprême, » que j'étais votre collègue, je regarderai » toujours comme un honneur de faire » partie de cet illustre corps. Je vous » invite tous à m'assister dans la plus no» ble entreprise ; mon but est de rendre » au peuple romain sa gloire et sa pros» périté, et pour y parvenir, je dois, » avec votre appui, réformer les mœurs, » redonner à la justice son ancienne vi» gueur, et faire en sorte que la vertu, » depuis si longtemps opprimée, non seu» lement cesse d'être suspecte, mais rede-

» vienne au contraire le seul moyen d'ob-
» tenir notre faveur et les hautes dignités
» de l'état. »

Tous ses actes prouvèrent la sagesse de son caractère; il diminua les impôts, réprima le luxe, remplit le trésor par ses économies, répara les édifices publics, et s'opposa, par des édits sévères, à leur dégradation.

On ne doit point croire que la fureur des Barbares eût détruit tout ce que Rome avait perdu; les Romains eux-mêmes, devenus pauvres et indifférens pour leur gloire passée, démolissaient ces nobles édifices, pour bâtir à moins de frais leurs maisons. Ainsi Rome, qui s'était elle-même moralement perdue par sa dépravation, se détruisit matériellement de ses propres mains.

Majorien, loin d'imiter l'indolence de ses prédécesseurs, habita peu le palais de Ravenne. On revit enfin un empereur dans les camps; il y ranima la discipline; son exemple y fit renaître le courage. A la tête de ses légions, il attaqua près du Lyris les troupes du roi des Vandales, les battit, et tua le beau-frère de Gen-

séric. Il voulait, après cette victoire, porter ses armes en Afrique; mais aucun Romain n'osa suivre ce nouveau Scipion.

Les Barbares seuls restèrent sous ses enseignes.

Cependant une nouvelle guerre exerça son activité. Théodoric, roi des Visigoths, voulait venger son protégé Avitus. Il marcha contre les Romains dans la Gaule, et, malgré les vaillans efforts d'*Egidius*, lieutenant de Majorien, qui le repoussa plusieurs fois, il forma le siége de Lyon. L'empereur traversa les Alpes, et après quelques succès qui rappelèrent aux Visigoths que Rome existait encore, il conclut la paix avec Théodoric, et revint en Italie.

Une volonté ferme crée des ressources, lorsque la faiblesse les croit toutes épuisées. Majorien trouva moyen en peu de temps de construire un grand nombre de vaisseaux, et de rassembler une forte armée.

Sa flotte était réunie dans le port de Carthagène; l'empereur y conduisait des troupes, et se préparait à descendre en

Afrique. Genséric, alarmé de ces dispositions, voulut traiter avec lui; mais les excès commis dans Rome par les Vandales avaient rendu Majorien inflexible. Il prit le langage des anciens consuls, et refusa tout accommodement. Le roi des Vandales, ne pouvant détourner cet orage par la négociation, et craignant le sort des armes dans une pareille lutte, contre un guerrier si habile et jusque-là si heureux, employa l'artifice pour le vaincre, et trouva des traîtres qui livrèrent aux flammes la flotte romaine, et détruisirent en une nuit l'ouvrage de trois années. Après ce succès dû à la perfidie, il renouvela ses offres de paix, et la nécessité contraignit Majorien de les accepter.

A son retour en Italie, il trouva d'autres périls, qu'aucun courage ne pouvait éviter. Tous les hommes corrompus haïssaient la sévérité d'un prince qui voulait réformer les mœurs. Les soldats, accoutumés à la licence, supportaient impatiemment le joug de la discipline; enfin, on prétend que Riccimer lui-même voyait avec peine qu'au lieu de couronner

un de ses lieutenans, il avait donné aux Romains un véritable empereur, qui savait être reconnaissant et non dépendant. Lorsque Majorien revint dans son camp à Tortone, tous ces mécontens y excitèrent une sédition, au milieu de laquelle l'empereur périt assassiné. On répandit le bruit qu'il était mort d'une dyssenterie.

Les hommes vertueux le regrettèrent et lui élevèrent un tombeau, dont la simplicité contrastait avec la magnificence des monumens que la flatterie et la servitude avaient érigés pour tant de méprisables tyrans *.

Les uns et les autres ont cédé au temps, les annales de l'histoire, monumens plus durables, conservèrent avec honneur le nom du dernier prince qui ait porté avec gloire la couronne d'un empereur, et le glaive d'un général romain.

Livius Sévère fut proclamé auguste, par les ordres de Riccimer, qui régna sous son nom; mais en le décorant du diadême, son protecteur ne put le tirer de l'obscurité.

* An de Jésus-Christ, 461.

Les Alpes devinrent les bornes de l'empire; cependant Marcellin défendait encore la Dalmatie, mais pour se rendre indépendant; et, dans les Gaules, le brave Égidius, qui avait apaisé une révolte en *Armorique*, soutenait dans ces contrées le nom romain. Egidius, dévoué à Majorien, se déclara l'ennemi mortel de ses meurtriers; les Francs, qui regardaient toujours la valeur comme le plus noble des titres et la première des vertus, *déposant* leur prince, offrirent leur couronne à ce héros qui les avait souvent vaincus. Egidius l'accepta; mais quatre ans après, las de gouverner ce peuple impétueux et mobile, il rendit le sceptre à la famille de Mérowée, et mourut peu de temps après. On soupçonna Riccimer de l'avoir fait empoisonner.

Les Vandales, délivrés de la crainte que Majorien leur avait inspirée, dévastaient les côtes de l'Italie, et menaçaient Rome d'une nouvelle invasion. Genséric, ayant forcé l'impératrice Eudoxie, sa captive, d'épouser son fils *Hunéric*, suivit l'exemple d'Attila, et voulut que le peuple romain lui cédât un vaste territoire, comme dot

de cette princesse. Riccimer, réduit aux seules forces de l'Italie, ne pouvait résister à un ennemi si formidable, s'il n'était secouru par l'empereur d'Orient; et, pour obtenir cet appui, il fallait céder à la cour de Constantinople le vain honneur de nommer un empereur d'Occident.

Marcien était mort ainsi que Pulchérie. Aspar, le plus puissant des dignitaires de l'empire, aurait, pour lui succéder, réuni tous les suffrages, s'il n'eût pas été arien. Mais prévoyant que cet obstacle ne lui permettrait point de régner paisiblement, il fit élire, par le sénat, son intendant Léon, espérant que, par ce choix, il conserverait la réalité de la puissance, et ne laisserait à sa créature qu'un vain titre.

Léon trompa son attente. Dès qu'il se vit sur le trône, s'étant ménagé l'appui d'un corps d'Isauriens, ses compatriotes, il secoua le joug de son protecteur, et acquit, par cette heureuse audace, le surnom de grand. Au reste, il dut moins ce titre à ses actions qui eurent peu d'éclat, qu'à la reconnaissance du clergé catholique dont il favorisa constamment la

puissance. Sous son règne, les prêtres eurent un grand crédit, l'habit éclésiastique fut préféré à l'habit militaire, à celui de cour, et l'on vit même, contre la coutume et la raison, plusieurs illustres personnages, et entre autres le grand chambellan, prendre le vêtement monastique sans quitter leur charge.

Léon répondit favorablement aux vœux du sénat et du peuple romain, qui lui demandaient un empereur; il donna la pourpre à *Anthème*, gendre de Marcien, et promit d'unir ses forces à celles de Riccimer, pour enlever l'Afrique aux Vandales.

Anthème vint à Rome, le sénat, le peuple, et les vrais maîtres de l'empire, les Barbares, confirmèrent son élection.

Le nouvel empereur donna sa fille à Riccimer. Sidonius Appollinaris, dont la muse était accoutumée à louer tour à tour tous les césars, qui paraissaient et disparaissaient si promptement sur le trône, obtint d'abord la préfecture de Rome, et la quitta ensuite pour l'évêché de Clermont, en Auvergne.

Anthème était pieux, mais tolérant, et

son indulgence pour les païens, qui lui mérita les éloges de l'histoire, lui attira les reproches du pape Liber, successeur de Léon.

Les deux empereurs firent de prodigieux efforts pour assurer le succès de la guerre d'Afrique. L'ambition de Genséric avait trop prouvé qu'il fallait encore que Rome ou Carthage fussent detruites. Marcellin battit les Vandales, et les chassa de Sardaigne. *Héraclius* remporta une victoire sur les troupes de Genséric, près de Tripoli; enfin *Basilicus*, ayant conduit sur les côtes d'Afrique la flotte de l'empereur d'Orient, composée de douze cents vaisseaux, les deux armées romaines réunies livrèrent bataille aux Vandales et les mirent en fuite.

Si les généraux, plus habiles, avaient su profiter de ce succès, Carthage, consternée, serait encore tombée sous leurs coups; mais il perdirent du temps, et accordèrent à Genséric une trève de cinq jours. Ce prince artificieux, et qui savait aussi bien se servir de l'or que du fer, achète encore des traîtres, qui lui livrent la flotte; elle est attaquée, surprise, in-

cendiée; Basilicus prend la fuite; Héraclius et Marcellin se retirent; Genséric recouvre l'empire des mers, s'empare de la Sicile, et rejette en Italie la terreur que ce grand armement des deux empereurs avait repandue en Afrique.

Au milieu de ces revers, Anthème montra du courage : « Je suis le seul » homme de l'empire, disait-il, pour qui » je n'appréhende rien, je ne crains que » pour le salut de l'état; c'est le seul » genre de crainte permis à un souve- » rain. »

Un des plus grands malheurs qui suivent souvent les revers, c'est la division qu'ils jettent dans les états; ils rompent presque toujours l'union dont ils devraient faire sentir la nécessité. Anthème et Riccimer se brouillèrent dès que la fortune se déclara contre eux. Le général, las d'obéir, leva dans Milan l'étendart de la révolte, se déclara indépendant, trompa l'empereur par une fausse réconciliation, rassembla toutes ses forces et marcha contre Rome.

Anthème, digne de régner, puisqu'il sut combattre et mourir, se défendit pen-

dant trois mois à la tête d'un peuple dont son exemple pouvait difficilement soutenir le courage. Riccimer, qui commandait des hommes plus aguerris, franchit enfin les remparts de la capitale, fit massacrer son beau-père, livra la ville à la cupidité de ses soldats et plaça sur le trône *Olibrius*, de la famille Anitienne, qui avait épousé Placidie, la dernière fille de Valentinien. Ce fantôme de prince, dont le nom est devenu un titre de mépris, ne parut et ne vécut que sept mois sur le trône.

Rome fut bientôt délivrée de Riccimer; peu de temps après sa victoire et son crime, il périt, laissant le renom d'un grand capitaine, mais d'un politique perfide. Il avait donné et repris quatre fois l'empire d'Occident, qu'il défendit en brave soldat et gouverna en tyran.

Dans le même temps, l'impératrice d'Orient, *Verrine*, décida son époux Léon à donner l'empire d'Occident à son neveu, *Julius Népos*, qui gouvernait la Dalmatie. Népos eut à combattre un concurrent, Glycérius, nommé par les Bourguignons; car alors tout le monde, excepté

Rome, disposait de l'empire romain. Népos demeura vainqueur, fut reconnu en Italie, ainsi que par le peuple des villes de la Gaule qui obéissaient encore à l'ombre de l'autorité romaine. Son règne fut court, et fit regretter aux Romains, qu'il n'eût pas duré plus longtemps, car il était juste et brave.

Cependant, pour trouver un appui contre les Vandales, Népos céda l'Auvergne aux Visigoths. il faisait sa résidence dans Ravenne. Oreste, patricien, qui commandait, à Rome, les Goths auxiliaires, se révolta contre l'empereur, et conduisit ses troupes aux portes de Ravenne. Népos, attaqué par ceux qui devaient le défendre, se vit obligé de fuir en Dalmatie. Cinq ans après, il y périt assassiné par l'évêque de Salone, qui obtint pour prix de ce crime le siége épiscopal de Milan.

Oreste, autrefois secrétaire d'Attila, ambassadeur de ce roi des Huns à Constantinople, et parvenu au grade de général par la faveur de ce même Népos qu'il détrôna, refusa de porter la couronne qu'il venait d'arracher, et la donna

à son fils *Augustule*. Les Barbares, qui favorisaient cette usurpation, exigèrent pour récompense le tiers des terres de l'Italie. Oreste crut pouvoir parler en maître, il refusa d'accéder à leur demande, et ne tarda pas d'éprouver combien un crime nous rend dépendans de nos complices. Il avait trahi son bienfaiteur, son chef, et, à son tour, il invoqua vainement la fidélité de ceux que son exemple avait séduits.

Un autre secrétaire d'Attila, né parmi les Huns, *Odoacre*, fils d'*Edécon*, souleva contre Oreste tous les Barbares qui se trouvaient en Italie. Il leur prouva facilement que c'était désormais à eux à posséder les terres que tant de fois leurs armes avaient conquises et défendues. Ils accoururent tous à sa voix, assiégèrent Oreste dans Pavie, le prirent et le massacrèrent.

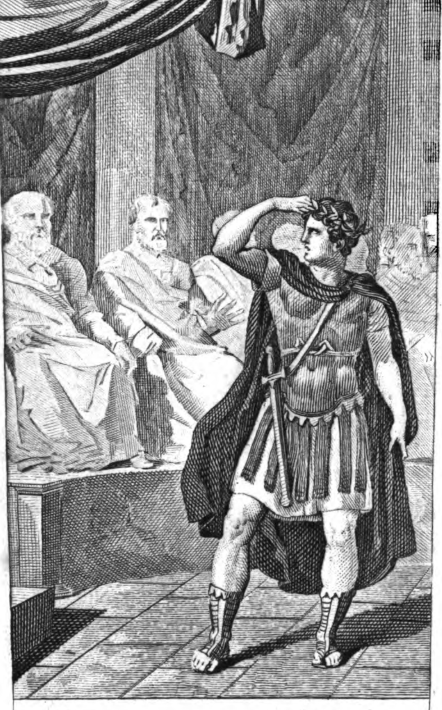
Odoacre résolut d'abolir le titre d'*Empereur d'Occident*. Cette grande révolution se fit sans résistance, sans combats, et ce colosse romain, qui avait si longtemps fatigué la terre de son poids, miné par le temps, abattu par le malheur, dé-

truit par la corruption, sembla tomber en poudre à la voix d'Odoacre, comme les corps frappés par la foudre.

Le Barbare ne daigna pas, pour renverser le trône romain, tirer son glaive ; il ordonna au faible Augustule d'abdiquer, et, ménageant les coutumes d'un peuple dont il anéantissait l'existence, il employa les formes de l'antique constitution pour la détruire. Le sénat, convoqué, et paraissant délibérer pour la dernière fois, reconnut l'inutilité de la division des deux couronnes, transféra le siége de l'empire à Constantinople, renonça formellement à tout droit de gouvernement et d'élection, et écrivit à l'empereur d'Orient, successeur de Léon, pour lui recommander Odoacre, et pour l'inviter à revêtir ce guerrier de l'autorité suprême en Italie, sous le nom de *Patrice*. Tel fut le dernier décret du dernier sénat de Rome.

Zénon le reçut avec indignation, et répondit aux sénateurs : « Vous aviez » deux empereurs, *Anthème* et *Népos*, » l'un a péri victime de votre lâcheté, » vous avez chassé l'autre; tant que ce-

Augustute.



L'Empereur Augustute abdique.

Hist d B Emp. 3e Livon T. 3

» lui-ci vivra, il sera votre souverain, » et je n'en veux point reconnaître d'au- » tre. »

L'empereur d'Orient, après avoir cédé à ce premier mouvement, ne tarda pas à changer de langage, et soit qu'il ne lui fût pas possible de vaincre les Goths, et de relever Rome de sa chute, soit que son orgueil fût flatté de se voir seul revêtu du titre d'*Empereur romain*, il négocia avec Odoacre, et, se contentant d'une suprématie illusoire, le laissa, comme il le voulait, maître de l'Italie.

Augustule, remarquable par sa beauté, n'avait reçu de la nature et de l'éducation aucune vertu. L'apparition de ce prince sur le trône fut si courte, que son nom serait depuis longtemps oublié, s'il ne rappelait pas la chute de l'empire d'Occident.

Odoacre méprisait trop ce monarque dégradé pour le craindre; lui laissant la vie, il l'exila de Rome avec sa famille. Plus éclairé que les autres Barbares, Odoacre respecta les institutions de cette Rome dont il détruisait l'indépendance; régnant sur son tombeau, il parut en-

core révérer son ombre. Sept ans après la ruine de l'empire, il rétablit le consulat, fit exécuter en Italie les lois des empereurs, et pour tromper, par quelques glorieux souvenirs, ce peuple humilié, il lui donna le spectacle d'un triomphe. Les Romains avilis en jouirent, oubliant que ce n'était plus pour eux la solennité de la victoire, mais celle de la servitude.

Le dernier empereur romain, Augustule, termina ses jours en Campanie, dans la maison de Lucullus. Ainsi ce palais, dont le luxe avait autrefois signalé la première époque de la décadence des mœurs, servit d'asile au prince qui, par sa faiblesse et par sa lâcheté, laissa s'écrouler sous lui le premier trône du monde; et ce monument de la corruption romaine sembla doublement alors rappeler aux hommes cette vérité : « que les » empires, comme les républiques, tom- » bent lorsque la vertu cesse de les sou- » tenir. »

Augustule avait reçu de son grand-père maternel le surnom de *Romulus*; la fortune de son père lui fit décerner celui d'*Auguste*; ainsi, par un sort étrange,

le monarque sous lequel la capitale du monde périt, rappelait à sa mémoire, les noms glorieux de son premier roi, et de son premier empereur.

L'empire d'Occident avait subsisté cinq cent six ans. Si l'on prend pour époque de son commencement la bataille d'Actium, douze cent vingt-neuf ans depuis la fondation de Rome.

FIN DE L'HISTOIRE ANCIENNE.

